Sciences
Psychiques
RELIGION
PHILOSOPHIE
Sciences
Anciennes
LIBRAIRIE
E. NOURRY
62
Rue des Ecoles
PARIS (5e)

c.20

CONSIDÉRATIONS

SUR

CINQ FLÉAUX.

(Voir pour les conditions de la souscriptiou à la page 115.)

CONSIDÉRATIONS

SUR

CINQ FLÉAUX

L'abus du Corset,
L'usage du Tabac, — La passion du Jeu,
L'abus des Liqueurs fortes
et l'Agiotage;

PAR

CHARLES DUBOIS,

CHEVALIER DE LA LÉGION-D'HONNEUR ET DE L'ORDRE DE LÉOPOLD DE BELGIQUE.

L'existence d'un peuple est un cercle tantôt lumineux, tantôt sombre, qu'il parcourt, et qui sera plus ou moins grand ou petit, selon la sagesse ou l'imprévoyance de ce peuple.

On juge de l'habileté, de l'énergie et de la solidité d'un État par les réformes qu'il exécute.

PARIS.

DENTU, LIBRAIRE, PALAIS-ROYAL,
GALERIE D'ORLÉANS, 13.

ET CHEZ L'AUTEUR, RUE RICHELIEU, 5.

(Droits de reproduction et de traduction réservés.)

1857.

22015 Bi

32. K. 73.

BOSTON MEDICAL
LIBRARY

AVERTISSEMENT

DE L'AUTEUR.

On trouvera à la page 135 une espèce de première introduction d'un nouveau genre. Un grand nombre de souscripteurs m'ayant prié avec instance de la mettre ici, je me suis rendu à leur demande attendu que s'il ne convient pas à un lecteur d'en prendre connaissance, il pourra la laisser, après y avoir jeté un coup d'œil. J'ai cru devoir la placer à la fin, pour les raisons que je viens de donner, et parce que l'ayant écrite précédemment pour qu'elle fût lue isolément, je n'avais pas l'intention de la mettre dans ce livre C'est donc par la lecture de cette première *introduction* qu'il faut commencer pour qu'elle ait une signification ; autrement il deviendra inutile de la lire.

Pour éviter toute fausse interprétation, je crois devoir déclarer, expressément, que je n'ai que l'intention d'attaquer des abus et des ridicules, jamais

les personnes. Je vois des périls, je les signale. Qu'on ne soit pas étonné de la sévérité de ma critique, je hais encore plus les erreurs que les hommes injustes ou méchants, parce qu'elles sont bien plus dangereuses, et lorsque je cherche à en détruire une, je voudrais pouvoir me prendre corps à corps avec elle et l'étouffer, quand même je serais certain d'être asphyxié par son dernier souffle.

Le lecteur fera bien de suspendre son jugement jusqu'à la fin de la lecture de ce petit livre qui sort de la forme ordinaire, et je prie instamment les personnes qui auraient, dans l'intérêt public, des observations à faire sur les sujets que j'ai traités, d'avoir la bonté de me les envoyer le plus tôt possible, afin que je puisse les utiliser pour la seconde édition, la première étant déjà presque épuisée par les souscriptions, avant l'impression.

(Je rappelle qu'il faut commencer la lecture par la première *introduction* qui se trouve à la fin, page 135.)

DEUXIÈME INTRODUCTION.

S'il faut, comme on le dit, pour mener à bonne fin une entreprise faite dans un but d'utilité générale que chacun y soit encore intéressé en particulier, certes celle-ci doit réussir, car depuis le gouvernement, le chef de famille, jusqu'au célibataire, tout le monde, enfin, est doublement intéressé à sa réussite.

Porter à un point très-élevé les questions qui vont nous occuper pourra, d'abord, pour quelques lecteurs, paraître exagéré; mais en poussant l'examen à fond, on trouvera le fait tout naturel. Des hommes éminents ont déjà accordé à ces matières toute l'importance que je leur donne.

Personne, que je sache, ne se mettant en ce moment

sur les rangs afin de combattre à outrance et d'une manière neuve, des ennemis bien plus terribles que la guerre et la peste réunies, puisqu'ils attaquent sans relâche la vie physique et la vie morale, j'entreprends cette tâche qui sera moins difficile aujourd'hui, si le bon sens se met à marcher en raison du progrès matériel. Malgré l'opinion de quelques hommes sérieux qui désespèrent de voir décroître nos travers et nos vices, je crois fermement qu'il en est qui peuvent être diminués au moins des neuf dixièmes, sans efforts, c'est-à-dire par les moyens les plus simples.

Il peut sembler bien présomptueux d'oser écrire sur le premier de ces sujets après des hommes aussi remarquables par leur science que par leur dévouement à l'humanité. Mais je rapporte ici une partie de ce que plusieurs d'entre eux ont dit sur la question ; dès lors mon apparence de présomption disparaît, et l'on ne voit plus en moi, pour ainsi dire, qu'un narrateur qui remet sous les yeux du public des pages précieuses, hélas ! trop peu connues.

Ce que je vais dire est le résulat de beaucoup de recherches et d'observations, mais je ne puis donner, pour les trois dernières questions traitées dans ce livre, des extraits des auteurs que j'ai compulsés, attendu que ces extraits eussent rendu l'ouvrage trop volumineux, trop

cher, et qu'il eût couru le risque de n'être que peu lu, n'étant pas à la portée de tout le monde.

Je me suis attaché, dans cet écrit, pour ce qui me concerne, à la solidité de fond, mais on y chercherait en vain une méthode exacte et l'élégance de la forme ; je laisse parler ici tout simplement ma raison et mon expérience ; des vérités incontestables sur un état de choses qui intéresse au plus haut degré la société, voilà ce que j'ai voulu exposer avec force et clarté : puissé-je avoir réussi !

BOSTON MEDICAL LIBRARY

PREMIÈRE PARTIE.

CHAPITRE I.

Observations introductives sur les conséquences de l'usage et de l'abus du corset. — Exemple de mort prompte par suite de la constriction du corps.

Bien plus éclairés aujourd'hui qu'autrefois, nous n'en sommes pas moins menacés de nous trouver en pleine décadence physique peut-être avant un demi-siècle; ce qui veut dire que nous avons déjà fait un grand pas vers cette situation.

Un mal profond, que tout le monde voit, dont la cause et le remède sont connus, doit être cependant facile à guérir; mais la mode, cette reine tyrannique, cette cruelle ennemie du bon sens, persiste à nous prouver le contraire.

Quand un usage n'est que ridicule, on peut se con-

tenter d'en rire en haussant les épaules, car on est à peu près certain qu'il en sera bientôt fait justice. Mais il n'en est pas de même d'un usage absurde qui attaque le premier de nos biens ; celui-là il faut le combattre sans cesse, jusqu'à son entière disparition.

Malgré l'expression de la plus haute raison, les démonstrations les plus savantes d'une science positive et l'éloquence de beaucoup d'auteurs qui ont signalé avec force les dangers de l'abus du corset, une infinité de femmes et de jeunes filles ne s'en compriment pas moins la taille avec une émulation déplorable, c'est-à-dire de la manière la plus nuisible à leur santé et à leur avenir, en outrageant la nature. N'en voyons-nous pas à chaque instant qui s'habillent comme des poupées pour se donner, sans qu'elles s'en doutent, des maladies chroniques ou incurables dont elles n'auraient jamais dû être atteintes? Pour être fanées, vieilles bien avant le temps et mourir vingt, quarante ans, ou même plus, avant le terme naturel?

Il en est qui trouvent que ce n'est pas encore assez de s'exténuer et de se déformer dans le jour, elles mettent le comble à leur aberration en gardant leur corset la nuit; malheureux enfants qui ne se doutent pas que leurs mères seront dans quelques mois ou quelques semaines auprès de leur lit de douleur et saisies d'un si-

nistre pressentiment, demandant à Dieu de leur conserver ce qu'elles ont de plus cher.....

Ne voit-on pas, aussi, de jeunes femmes enceintes qui continuent à se serrer presque jusqu'au moment de l'accouchement!

En tête de ce chapitre j'ai parlé des *conséquences* de l'usage du corset, parce que l'usage entraîne presque toujours l'abus, nous en avons la preuve : d'un objet qui peut être favorable dans beaucoup de cas, on en a fait une chose meurtrière. Nous reviendrons sur ce point.

Il y a environ cinq ans que deux des plus gracieuses et des plus jolies personnes de Paris, l'une blonde et l'autre brune, deux cousines, âgées de 17 à 18 ans, étaient arrêtées devant une vitrine dans laquelle on voyait un joli mannequin ainsi que des corsets séduisants, de tous les systèmes, excepté le raisonnable.

Les deux amies regardaient avec avidité la jolie figure, la coiffure, la tenue de bal et surtout la taille de guêpe de la belle poupée qui tournait lentement et sans cesse sur son pivot.

Pendant cet examen, arriva une espèce de jeune lion bien pincé, qui, après avoir jeté un coup d'œil sur la poupée, exclama : — « Taille divine ! » Puis il fit une pirouette et s'en alla, comme un homme pressé. En en-

tendant l'exclamation du dandy, la cousine blonde avait tressailli, et en quittant la place elle dit, en montrant la poupée : « Tu la vois bien? dans six mois, j'aurai une taille comme elle ! » Deux ans après elle succombait par suite d'une lésion d'intestins.

Je tiens ces tristes détails de la cousine, qui est encore inconsolable.

Je demande s'il ne serait pas bien de défendre l'exposition et la vente des corsets ridicules et meurtriers, et aussi de ces mannequins fascinateurs qui sont souvent cause du deuil de tant de familles? On empêche bien la vente des poisons!

CHAPITRE II.

Courtes réflexions sur la situation actuelle de la société. — Rareté des belles et des jolies femmes. — Affaiblissement et enlaidissement de la population. — Conséquences graves de l'indifférence des hommes à l'égard de la femme. — Jeunes femmes négligées ou abandonnées par leur mari. — Deuxième exemple de mort par suite de la compression du corps.

Le but de tout progrès doit être de nous rendre meilleurs, de prolonger la vie et d'augmenter notre bonheur : c'est bien ce que l'on cherche. Mais en présence des étonnantes découvertes qui ont lieu chaque jour et des erreurs que nous laissons subsister, n'avons-nous pas l'air de gens travaillant à l'achèvement du faîte d'un immense édifice, avant d'avoir terminé sa base? Car, malgré notre progrès, diminue-t-on assez vite le paupérisme, les vices hideux du jeu et de l'ivrognerie, la frénésie de l'agiotage? Cherche-t-on à arrêter la fureur stupide de l'usage du tabac? Non. Et, d'un autre côté, voyez donc combien les belles et les jolies femmes deviennent de plus en plus rares, et combien

aussi la majorité de la population devient de plus en plus chétive ou laide, en France surtout! Je sais bien que beaucoup de personnes vont jeter les hauts cris, mais je les attends au chapitre VI, où nous démontrerons la vérité de ces assertions.

Nous tombons parfois dans d'étranges contradictions; en voici la preuve la plus triste : L'homme est le protecteur naturel de la femme. Cette protection qu'il lui doit est, après ce qu'il doit à Dieu, le plus grand et le plus doux de ses devoirs; et, cependant, il en devient le mauvais génie en ne désapprouvant pas, en n'empêchant pas une folle et barbare action volontaire de la compagne de sa vie! Presque tous les hommes restent muets ou approbateurs à la vue du suicide journalier de l'être duquel ils attendent toute leur félicité!

Que résulte-t-il trop souvent d'une telle conduite? Quand on est marié, on a une femme fâcheusement coquette, stupide, acariâtre ou malingre, et des enfants qui ne valent pas mieux.

Ordinairement, le progrès chemine lentement; il n'en est pas de même des décadences qui marchent toujours rapidement. Il n'est malheureusement que trop vrai que nos jeunes femmes arrivées à l'âge de vingt-cinq ou vingt-six ans ont déjà, presque toutes, perdu la plus grande partie de leurs attraits, et qu'elles ne met-

tent souvent au monde que des enfants chétifs, ou qui, s'ils ont l'apparence de la force et de la beauté, déclinent singulièrement en grandissant.

Indépendamment de ce que nous avons déjà dit du corset, hâtons-nous d'ajouter que la compression du corps, comme celle du cou ou des pieds, dispose à l'humeur noire, à la colère ; cause en peu de temps de la fatigue, un malaise général qui empêchent l'application de l'esprit et dégoûtent promptement du travail, quel qu'il soit.

Que de jeunes personnes s'attirent plusieurs malheurs en déformant leur corps ! Combien n'y en a-t-il pas qui sont dans un état maladif, dans la gêne ou la misère, ou atteintes de faiblesse intellectuelle par suite de cette fatale habitude ! Combien n'y en a-t-il pas qui sont, peu de temps après le mariage, subitement négligées ou abandonnées par leur mari, à la suite d'une prompte altération de leurs charmes ! — Quels sérieux sujets de réflexion !

Il y a quelques années on voyait, dans une grande maison de commerce du centre de Paris, une jeune fille fort jolie et très-amoureuse de sa taille de guêpe, que beaucoup de personnes à vue courte admiraient : c'était toute sa dot. Quand elle n'avait pas reçu vingt compliments dans la journée, elle était malade le soir. Au

bout de trois ans de compression, qui avait lésé un organe, la pauvre enfant succomba dans les plus cruelles souffrances. Son père faillit mourir de douleur, et sa malheureuse mère est devenue folle.

Le tableau exposé par plusieurs sommités de la science médicale, sur les désordres et les malheurs causés par l'abus du corset est aussi navrant qu'effrayant. Que de douces et ravissantes créatures affaiblies, déformées ou moissonnées faute d'un peu de réflexion! Eh bien! disons-le : si les parents, en général, apportaient plus de surveillance et interposaient convenablement leur autorité, ils n'auraient pas à gémir sur des milliers de morts prématurées! Où sont donc les enfants qui résisteraient à la volonté de leurs parents? — Il n'y en a point.

CHAPITRE III.

Causes qui ont fait échouer les auteurs qui ont cherché à détruire l'abus du corset. — Double malheur causé par la compression du corps. — Nécessité d'instituer des cours spéciaux d'hygiène pour les femmes et les jeunes filles.

J'ai recherché les causes qui ont fait échouer les auteurs qui ont voulu détruire l'abus du corset, et j'ai trouvé que ces causes sont au nombre de sept, les voici :

1° Presque tous ces hommes de science ont traité cette grave question d'une manière aussi brillante que profonde, mais en se renfermant dans leur spécialité ;

2° Ils n'ont pas été secondés par les chefs de famille ;

3° Ils n'ont pas davantage été appuyés par aucune de nos administrations qui ont toujours cru, selon moi bien à tort, qu'elles n'avaient rien à faire pour guérir le mal ;

4° La presse périodique, les écrivains, les caricaturistes de génie, malgré tout ce qu'ils ont fait, n'ont pas suffisamment prêté leur concours ; les vaudevillistes n'ont rien fait, ou à peu près ;

5° L'ignorance, le manque de goût, la sottise ou la fourberie de beaucoup d'hommes qui étourdissent de leur adulation les femmes qui se serrent à outrance, en les félicitant à tout propos sur leur taille étranglée;

6° L'absence, presque générale chez le beau sexe, de notions d'hygiène;

7° Et enfin, l'étourderie ou la coquetterie outrée d'une infinité de femmes et de jeunes filles : toutes choses qui ont rendu et rendent encore leur résistance pour ainsi dire invincible contre la modification et l'emploi raisonnable du corset, deux conditions cependant indispensables dans l'intérêt de la santé publique non-seulement compromise, mais profondément altérée.

A une époque assez éloignée, il y avait à Paris deux jeunes personnes très-remarquables que l'on voyait peu dans le monde, mais assez souvent aux Tuileries avec leur mère. La ressemblance de ces deux charmantes filles était frappante, et on les croyait jumelles, quoique cela ne fût pas. Elles étaient vraiment bien jolies et avaient un extérieur plein de distinction. Une chose qui attirait surtout à leur suite une foule de jeunes lions, c'était leur taille de guêpe. — « Si elles continuent, dis-je un jour à un de mes amis, je ne leur donne pas quatre ans à vivre. »

Elles se marièrent. Moins de trois ans après, l'une

mourait des suites d'une fausse couche, et l'autre d'une péritonite aiguë après sa première couche. Les hommes de l'art furent d'accord sur la cause de leur mort : on la devine. Leur malheureuse mère mourut de chagrin.

Espérons que la sollicitude du gouvernement lui fera instituer des cours spéciaux d'hygiène pour les femmes et les jeunes filles, et que nous aurons bientôt des preuves de leurs bons effets.

CHAPITRE IV.

L'abus du corset a été imaginé par les coquettes outrées. — Portrait de ces coquettes. — Deux manières de conquérir un mari. — Cinq morts causées par la compression d'un seul corps.

Les coquettes outrées sont aux femmes de mérite ce que l'oripeau est à l'or.

Je pourrais m'en tenir à cette comparaison, mais ces tristes Armides doivent être mieux connues.

Je sais, comme tout le monde, qu'il y a d'innocentes et charmantes coquettes qui cherchent à plaire par l'amabilité de leur esprit, leur instruction, le goût qu'elles déploient dans leur mise, comme dans tout ce qu'elles font, mais ce n'est pas de celles-là dont j'entends parler.

Les coquettes outrées, c'est-à-dire celles qui cherchent à plaire par des moyens que l'honnêteté et la raison repoussent, veulent briller par l'artifice, et, pour y parvenir, elles emploient, en première ligne, un agent

fascinateur : le corset, séducteur des individus dépravés, sans goût ou ignorants.

Règle générale, ces enchanteresses ont la tête fort peu meublée (c'est-à-dire meublée de fort peu de bonnes choses), mais en revanche elles ont le cœur sec, ou elles sont méchantes, ou au moins égoïstes, et, presque toujours, leur esprit gît dans leur corset. Il en est qui cumulent tous ces avantages. Elles ont de grandes chances pour le malheur, car, d'habitude, elles n'ont point d'ordre ; elles sont ordinairement mauvaises filles, font de mauvaises épouses, et souvent encore de plus mauvaises mères.

Toute femme qui se comprime le corps est une coquette outrée, une ignorante ou une étourdie, aussi dangereuse pour les autres que pour elle même; il n'y a pas d'exception, et on peut être tout cela à la fois.

La coquetterie outrée cause les plus graves désordres et une infinité de malheurs dans les familles.

On aura beau dire, on ne peut pas être coquette outrée et honnête, puisque la coquetterie outrée n'est que de la fraude ; et, indépendamment de cela, il y a toujours des moments où les coquettes de cette classe manquent à tous leurs devoirs. Que les intéressées se récrient tant qu'elles voudront, c'est leur histoire qui dit cela.

Je ne terminerai pas ce chapitre sans avoir dit que

les hommes qui recherchent en mariage les coquettes à taille de guêpe n'agiraient point ainsi s'ils n'oubliaient pas que ces femmes ne donnent souvent qne des avortons pour héritiers, et qu'elles-mêmes ne sont plus, après quelques années de mariage, que des infirmes, quand elles vivent.....

Toute femme qui a conquis son mari par la finesse de sa taille a épousé, je le répète, un sot ou un ignorant, ou un homme dépravé, et dans peu, elle verra son captif briser sa chaîne de fleurs artificielles pour courir après des tailles moins bien parées peut-être, mais plus *fines* que celle de sa femme.

Pour en venir à l'hymen, c'est la conquête du cœur qu'il faut avoir faite, car sans elle point de victoire solide, point de bonheur réel.

En 1840, un de mes camarades d'enfance épousa une demoiselle à taille de guêpe, assez jolie, mais prétentieuse comme toutes les femmes qui se pincent. Mon camarade était un homme bon et loyal, enthousiaste, fou de sa femme, sur la taille de laquelle il avait toujours les yeux braqués. La jeune épouse avait, indépendamment de ce que nous avons dit plus haut, le caractère assez fantasque et passablement impérieux. Huit mois s'étaient déjà bien passés, grâce aux concessions continuelles du mari, lorsqu'une maladie, une gastrite, dont l'épouse

fut prise, amena la souffrance, la tristesse, etc. Alors, le caractère de la malade devint terrible ; personne ne pouvait tenir à la maison, excepté le mari qui, en homme bon et dévoué, supportait tout sans se plaindre, quoiqu'il fût souvent bien maltraité.

Un traitement, qui dura sept mois, amena heureusement une guérison, et un peu de calme revint dans le ménage. Mais la strangulation de la taille recommença de plus belle, malgré les recommandations, les avertissements des médecins et les supplications du mari. En trente mois, la jeune femme accoucha successivement de deux enfants morts, ce qui porta deux terribles coups au mari. Trois ans après, elle donna le jour à un petit bossu. La consternation et le chagrin furent grands. Pour consoler le malheureux père, je lui *glissai* l'histoire des bossus célèbres, moyen bien simple qui, cependant, me réussit.

Qui le croirait ! l'étranglement de la taille continuait chez la mère ! A trois ans, l'enfant mourut d'une seconde affection qu'il avait apportée en naissant, et six mois plus tard la mère, emportée par une gastro-entérite, alla rejoindre son fils.

Rien n'ayant pu consoler l'infortuné veuf, il a succombé, il y a quelques années, après être passé à l'état de squelette.

CHAPITRE V.[1]

Il y a aussi des hommes qui sont victimes de la manie de se comprimer le corps.

A chacun sa part, puisque beaucoup de jeunes lions et même des vieux rivalisent avec une grande partie du beau sexe pour nous faire arriver au crétinisme.

Si l'action de se comprimer le corps est cruelle et funeste chez la femme, elle est singulièrement ridicule chez l'homme, ce qui ne lui ôte pas ses dangers. Ce travers, chez notre sexe, indique ordinairement une fatuité excessive.

Le nombre de ceux que l'on pourrait appeler des comprimés ou des étranglés, augmente sans cesse, c'est un vrai malheur, mais espérons qu'il aura bientôt un terme. En attendant, les affections de poitrine, du cer-

[1] On trouvera dans ce livre des répétitions que je n'ai pu éviter; il y en a d'autres que j'ai laissées à dessein, les croyant nécessaires.

veau, du foie, les gastrites et bien d'autres, vont leur train chez nos écervelés, en causant aux familles les craintes les plus vives et aussi les pertes les plus douloureuses.

Certainement il est bien de se mettre avec élégance, mais jamais aux dépens de sa santé. Se comprimer le corps afin de paraître beaucoup plus mince qu'on ne l'est réellement, quel nom donner à cela? Vraiment, quelquefois on enferme des individus qui sont bien moins fous.

Cette ridicule et pernicieuse habitude fait d'effrayants progrès dans les armées. N'était-ce donc pas assez déjà du fer, du plomb et des fatigues pour moissonner les guerriers? fallait-il y laisser joindre la strangulation volontaire? Sans doute, il est de rigueur qu'un militaire soit mis avec goût; mais il ne doit jamais être serré et encore moins gêné dans ses mouvements, puisqu'il est appelé à exécuter les rudes travaux de la guerre. D'ailleurs les vêtements étroits sont toujours nuisibles.

Que de fois j'ai vu passer des enfants de Mars pincés comme des poupées, et le public se retourner pour les regarder et lancer, à leur insu, un blâme énergique et des mots aussi piquants que moqueurs qui ne rencontraient que de l'approbation!

Que des femmes et des jeunes filles ayant perdu le

sens commun par excès de coquetterie se tuent en se serrant le corps à outrance, on le comprend ; mais que des guerriers qui brillent par leur courage, leur instruction, par un physique martial, tombent dans ce ridicule, voilà qui est bien fait pour causer de la stupéfaction !

J'ai connu des militaires qni sont morts pour avoir fait usage du corset ou de l'équivalent. Presque tous ont été emportés soit par une gastro-entérite, une pulmonie, une inflammation du cerveau ou du foie. Aujourd'hui que ce travers est en vogue plus que jamais, MM. les médecins des hôpitaux militaires et ceux des régiments vont sans doute faire des observations qui les mettront à même d'éclairer l'autorité supérieure à ce sujet, comme sur l'obligation funeste où l'on est encore (en 1857 !) dans plusieurs armées, de se serrer avec le collet de l'habit qui s'agrafe du haut en bas. Mais ne vaudrait-il pas mieux prévenir ces expériences en profitant du passé [1] ?

[1] . . . . . .

Il est très-important que le col de la chemise ne soit pas serré. Ceci doit nécessairement s'entendre aussi des cravates, des cols, etc., dont on se ceint le cou. On a vu des congestions cérébrales et des apoplexies causées par l'inobservation de cette règle.

Presque tous les auteurs se sont élevés avec force contre les

cols que portent les militaires. On a vu des régiments entiers moissonnés par des affections cérébrales, causées par cette pièce de l'habillement.

(*Extrait du Cours d'hygiène du docteur L. Rostan.*)

CHAPITRE VI.

Signes, causes et preuves de la décadence physique de la race humaine en France.

Le nombre des individus de très-petite taille ou affectés de maladies soit chroniques, soit incurables, ou de difformités, est hors de toute proportion en France depuis assez longtemps déjà malgré des mesures et des réformes salutaires, malgré les progrès de l'art médical et le dévouement de nos médecins. Chacun peut s'en convaincre facilement, car il suffit pour cela de consulter les hommes de l'art, les statistiques, d'examiner attentivement le public pendant quelques semaines, et le résultat sera de donner la preuve que la quantité de personnes faibles, difformes de corps, de figure, ou malingres, est considérable. Nous remarquons peu cet état de chose parce que nous y sommes habitués ; mais interrogeons aussi les peintres et les statuaires, ils nous répondront affirmativement et par des plaintes amères sur la rareté des modèles.

Veut-on d'autres preuves ? Que l'on voie les non-valeurs constatées, chaque année, par les conseils de révision après le tirage au sort des jeunes gens appelés pour le contingent de l'armée, et que l'on n'oublie pas combien il est difficile de trouver des hommes d'une stature exigée par les ordonnances pour les régiments de la garde, les armes spéciales, et même pour les compagnies de grenadiers de la ligne : difficulté qui ne s'était jamais fait sentir aussi fortement en France. Nous sommes au-dessous de la Bavière, dont les journaux nous ont fait connaître récemment que sur le nombre total des jeunes gens appelés à concourir pour le contingent annuel de l'armée en 1855, la moitié seulement a été reconnue propre au service ; déclaration qui a produit une singulière sensation dans le pays, et de l'étonnement partout, particulièrement chez nous, où l'on ne sait généralement pas dans le public à quel degré on en est sous ce rapport. Notre étonnement aurait donc quelque chose de plaisant, si le sujet n'était pas si triste.

Voici l'état des jeunes gens exemptés, chez nous, pour infirmités ou défaut de taille, depuis que la loi de 1832 a fixé le minimum de la taille à 1 mètre 56 centimètres (4 pieds, 9 pouces, 7 lignes).

Dans les sept classes de 1831 à 1837, en y comprenant ceux qui ont été réformés au corps pour infirmités

contractées avant d'y entrer, il y a eu 459,000 exemptés et 504,000 reconnus bons pour le service.

Dans les sept classes de 1839 à 1845, 491,000 ont été exemptés, 486,000 seulement ont été déclarés bons pour le service.

Ainsi, dans la première période, sur 100 conscrits, 45 1/2 sont infirmes ou nains ; dans la seconde, 50 1/2 sont dans cette position.

Voilà donc l'état de la jeunesse française ; et dans 18 années (de 1832 à 1850), qu'on regarde généralement comme si prospères, sa force a diminué et sa santé s'est altérée. Par l'état des jeunes Français de 21 ans, constaté ainsi de la manière la plus authentique, on peut juger avec certitude l'état de la faiblesse, de la débilité d'une grande partie de la population française et des progrès dans le mal. (*Documents puisés au ministère de la guerre en* 1850.)

Le mal n'a pu qu'empirer depuis six ans.

CHAPITRE VII.

Nomenclature abrégée des maladies, accidents et difformités qui peuvent être causés par la compression du corps. — Faux calcul des femmes qui se compriment la taille. — Punitions terribles qui leur sont réservées. — Portrait de la femme. — Qualités qui la font aimer jusqu'à la fin de la vie.

1. Abcès ;
2. Affaiblissement de la vue ;
3. — de la voix ;
4. — de l'intelligence ;
5. Agalactie (manque de lait) ;
6. Anévrisme (dilatation d'une artère) ;
7. Apoplexie ;
8. Atonie, partielle ou générale (faiblesse des organes) ;
9. Avortement ;
10. Cancer ;
11. Cardialgie (mal de cœur) ;
12. Céphalalgie (douleur de tête) ;
13. Céphalite (inflammation du cerveau) ;
14. Coliques ;
15. Congestions cérébrales ou autres ;

16. Consomption (dépérissement);
17. Difficultés grandes ou terribles dans l'accouchement et déformation de la tête ou des autres parties de l'enfant [1];
18. Difformités (toutes sortes de);
19. Déviation de la colonne vertébrale, lorsqu'on se serre de travers;
20. Douleur de côté;
21. Entérite (inflammation des intestins);
22. Épilepsie (mal caduc);
23. Flaccidité (mollesse) des chairs;
24. Folie;
25. Gastrite (inflammation de l'estomac);
26. Gastro-entérite (inflammation de l'estomac et des intestins);
27. Haleine fétide;
28. Hémorragies;
29. Hépatite (inflammation du foie);
30. Hernie;
31. Hypocondrie;
32. Hysterie;
33. Idiotisme;
34. Indigestions;
35. Mal et chute des dents;

[1] Une femme n'ayant jamais fait d'imprudences éprouve rarement des difficultés dans l'accouchement, et, quand elle en éprouve, elles ne sont presque jamais à craindre.

36. Mal de gorge ;
37. Néphrite (inflammation des reins) ;
38. Névralgies (douleurs nerveuses) ;
39. Nymphomanie (fureur de l'amour) ;
40. Oppressions ;
41. Pâles couleurs ;
42. Péricardite (inflammation de l'enveloppe du cœur) ;
43. Pertes utérines ;
44. Péritonite (inflammation de la membrane qui tapisse la face interne des parois du ventre) ;
45. Pulmonie ;
46. Spasmes (mouvements convulsifs des muscles ou des nerfs) ;
47. Scrofules (humeurs froides) ;
48. Stérilité ;
49. Syncope (perte de connaissance) ;
50. Tumeurs (éminences plus ou moins considérables développées dans quelques parties du corps) ;
51. Ulcères à la suite d'une affection indiquée plus haut ;
52. Vertiges (étourdissements) ;

Etc., etc.

Presque toutes les personnes qui se compriment le corps ont une ou deux des affections que je viens de nommer.

Donc, l'abus du corset est la plus barbare et la plus grande de toutes les folies humaines ; il n'est pas besoin

d'être un savant pour comprendre cela ; il est bien clair que si l'on gêne la circulation du sang, la rate, la vessie, les fonctions du foie, de l'estomac, des poumons, du cœur, etc., on occasionnera de graves désordres, et que le moral même pourra être affecté. Obstruez un fleuve, vous le ferez sortir de son lit et vous aurez une inondation avec toutes ses conséquences plus ou moins effroyables.

On le voit, les femmes qui abusent du corset se préparent bien des douleurs et bien des larmes !..... Elles se repentent toujours quand le mal est fait, surtout au moment de l'enfantement ; hélas ! il est trop tard ! Alors, la nature se venge cruellement de l'outrage qu'on lui a fait !

D'un autre côté, n'est-il pas de toute évidence que celles qui s'étouffent pour captiver font un faux calcul, une double faute, puisque, en agissant ainsi, elles rendent leur démarche roide et saccadée, leur taille dure à l'œil, détruisent l'harmonie de leurs formes, et surtout la souplesse et les gracieuses ondulations naturelles de leur corps, dons divins ! aussi séduisants qu'inimitables, qu'aucun corset, que rien au monde ne saurait remplacer. Je demande à toutes les personnes de goût si cela est vrai. Est-ce que les grands artistes, statuaires ou peintres, ont jamais créé des modèles à taille de guêpe ?

Est-ce que Vénus, les Nymphes et les Grâces ont la taille étranglée!

Quand on dit : « une taille de nymphe, » cela veut dire une taille souple, gracieuse, selon la nature; mais cela ne veut pas dire du tout une taille roide et étranglée. Cependant, beaucoup de personnes s'y trompent.

C'est à la femme que le Créateur a donné la plus sublime mission à remplir sur la terre, c'est-à-dire l'enfantement. Les femmes qui se compriment le corps s'acquittent-elles bien de cette mission? — Non! elles font dépérir l'être que Dieu a fait à son image. Comment n'y a-t-il pas de loi pour punir un pareil sacrilége? Espérons que la raison et l'intérêt de l'humanité en feront établir une.

La femme ne possède-t-elle donc pas suffisamment de qualités et de charmes naturels pour plaire? N'a-t-elle pas l'élégance idéale de ses formes, les délicieuses teintes de sa chair, sa magnifique chevelure, le son harmonieux de sa voix, cette grâce séduisante qui n'appartient qu'à elle, son sourire enchanteur, la douceur, la puissance irrésistible de son regard, sa pudeur, un charme ravissant et indéfinissable, cette sensibilité du cœur, cette délicatesse, cette finesse de goût et d'esprit que nul ne peut lui disputer? Qui donc a plus de dévouement, de constance, de courage qu'elle? une âme plus noble que

la sienne? Quelle que soit sa position, humble ou élevée, simplement avec un cœur honnête et un bon caractère, elle répand le bonheur autour d'elle; son amour maternel n'a rien de comparable sur la terre; elle nous chérit au berceau, elle fait notre bonheur dans la jeunesse et dans l'âge mûr; nous entoure de soins, nous console dans l'adversité et dans la vieillesse. Et puisque le ciel l'a comblée de tant de trésors, pourquoi va-t-elle chercher un avantage dans un moyen trompeur, dans un instrument de supplice qui peut la précipiter si vite dans le malheur ou dans l'éternité?

Que la femme non favorisée du côté de la figure et du corps se rassure et n'emploie pas de mauvais moyens pour plaire; qu'elle reste telle que Dieu l'a faite; on l'aimera toujours et beaucoup, quand même elle serait laide, si elle a une âme honnête, de la modestie et un bon cœur : ces trois précieuses et nobles qualités n'éblouissent pas comme la beauté, mais elles captivent jusqu'à la fin de la vie.

CHAPITRE VIII.

Ignorance des nourrices. — Enfants mal élevés. — Insouciance de beaucoup de chefs de famille. — Incorrigibilité, chez une jeune femme enceinte, de la manie de se comprimer le corps; atteinte portée à l'enfant. — Compression de la taille d'une jeune fille, dans l'espoir de faire un riche mariage. — Triple cas de mort.

Quand une frêle créature arrive au monde, elle est presque toujours élevée par une mère ou une nourrice, qui ne se doute pas de ce qu'il faut faire pour conserver sa propre santé.

Plus tard a lieu, pour les jeunes filles, l'emploi du corset, regardé comme insignifiant par beaucoup de chefs de famille, manière de voir qui entraîne les plus fâcheuses conséquences. Vers sept ans arrivent aussi, pour les garçons, les occupations intellectuelles ou matérielles que l'on rend souvent excessives, de manière à les affaiblir, au lieu de les fortifier; de sorte que, arrivés à l'âge viril, ils sont dégoûtés du travail ou ne peuvent rien produire de sérieux.

Ces débuts de l'enfance sont bien tristes! Malheureu-

sement, bien d'autres choses encore viennent se joindre à toutes celles que nous avons déjà signalées, pour faire de nous des êtres énervés.

En faisant une visite, en 18.., dans un pensionnat de garçons, je vis un jeune enfant de onze à douze ans qui avait une difformité, paraissant très-studieux et mélancolique, dont les traits, de la plus grande beauté et pleins de distinction, avaient une indicible expression de douceur. Lorsque son regard se porta sur moi, j'éprouvai une impression que je n'oublierai jamais. Dans ce moment, je ne vis que sa figure et je crus voir devant moi un ange tombé du ciel.

Je m'informai de son caractère, de son intelligence et de sa famille. J'appris que son caractère était aussi beau que ses traits; qu'il donnait les plus grandes espérances, qu'il était orphelin, sous la tutelle d'un oncle, son père, officier très-brave, ayant succombé en Afrique; sa mère, très-jolie personne, étant morte des suites de l'emploi abusif du corset, abus dont ses parents et ses amis n'avaient jamais pu la corriger, quoique ayant causé l'état d'infirmité de son fils, d'après la déclaration des médecins.

Quinze mois après ma visite, ce cher enfant était dans le ciel, son séjour naturel.

Madame V*** avait une jeune fille de dix-huit ans, citée

pour sa grâce et ses attraits, d'un caractère charmant, et parfaitement élevée, à laquelle elle disait : « Tu ne feras jamais un bon mariage, si tu ne te pinces pas la taille! Vois donc tes cousines, à quoi ont-elles dû leur fortune?... » Et la pauvre enfant de se serrer, non par spéculation comme sa mère l'entendait, mais pour lui obéir.

Madame V*** fit épouser à sa fille un M. C***, âgé de trente-six ans, assez laid et qu'elle croyait beaucoup plus riche qu'il n'était; mais il *adorait* les tailles de guêpe. La pauvre jeune femme continua à se serrer pour plaire à son mari. Ce laid personnage, que j'ai connu, n'était pas seulement égoïste, il était aussi vain, quinteux, et tranchant.

Après dix-huit mois de mariage et de supplice, sa malheureuse femme mourut d'une inflammation d'entrailles. Les médecins constatèrent que son corset était de huit à dix centimètres trop étroit.

Morte avant sa majorité !... Pauvre *ange!* Elle a quitté ce monde peut-être quarante ou cinquante ans avant le terme qu'elle aurait pu atteindre, si elle était tombée dans les mains d'un homme consciencieux et éclairé.

Je pourrais, hélas! citer bien d'autres histoires tout aussi tristes que celles que je viens de raconter, car les victimes tombent tous les jours, et par centaines! Les annales de la médecine en fourmillent.

CHAPITRE IX.

Écrivains dangereux. — Réflexions particulières sur l'habitude de se comprimer le corps. — Singulières contradictions dans l'esprit de la société. — Tableau de famille. — Coup d'œil rétrospectif.

Il s'est trouvé dans le monde, des hommes assez mal inspirés pour faire, en prose et en vers, le pernicieux éloge des tailles de guêpe; en vérité, il fallait qu'ils eussent bien envie de prostituer leur esprit! Mais n'a-t-on pas vu de même de soi-disant philosophes, des poëtereaux, et d'autres barbouilleurs de papier, aussi écervelés que prétentieux, faire l'éloge de la fureur du jeu, de l'ivresse, et de l'usage du tabac ! action qui aurait dû, à bon droit, les faire enfermer ! Faire l'éloge de choses absurdes ou immorales est une action honteuse, puisque c'est propager la sottise ou le vice. Ensuite, si l'on prostitue l'éloge, comment honorera-t-on la vertu et le génie? Comment récompensera-t-on celui qui viendra d'exposer dix fois sa vie pour sa patrie,

ou pour sauver plusieurs de ses semblables ou l'honneur de quelqu'un? Comment, de même, fera-t-on pour honorer celui qui, par son génie, et peut-être aussi au péril de sa vie, aura sauvé son pays ou l'aura doté d'une glorieuse découverte? Sera-ce avec de l'or seulement? — Fi donc! — Il faut l'éloge, qui est la plus belle, la plus noble récompense que les hommes puissent décerner à leurs semblables; donc il faut que l'éloge soit respecté comme la prière que l'on adresse à Dieu.

Les hommes que j'attaque ici, à quelque siècle qu'ils appartiennent, ont fait marcher, tant qu'ils ont pu, l'humanité vers le malheur et la dégradation : ils méritent le mépris, quelque soit, d'ailleurs, leur réputation ou le rang qu'ils ont occupé. Il y a des individus qui ont trop d'esprit sans jugement ni pudeur, et qui possèdent aussi le bizarre et déplorable privilége de créer, d'un coup de plume ou par une action de fou, des myriades de dupes dans l'humanité : c'est bien triste. Soyons donc attentifs et n'acceptons rien sans un profond examen. Plus l'Etre suprême nous a accordé d'intelligence, plus nous sommes tenus d'en faire un noble usage; celui qui est privilégié et fait le contraire, se rend coupable, comme le favorisé de la fortune qui use de son or pour faire de mauvaises actions. Revenons au corset.

Si aujourd'hui l'usage de se comprimer le corps nous

était inconnu, et si l'on venait nous dire qu'il y a des peuples qui ont cette habitude, nous ne manquerions pas de nous écrier : Ah ! sans doute que ce sont des sauvages ou des idiots !

En effet, on comprendrait cette excentricité de la part d'un peuple qui serait à moitié fou, ou au moins de douze ou quinze siècles en arrière. Mais qu'elle existe chez les peuples les plus civilisés du globe sur lesquels elle pèse comme un affreux cauchemar, sur des nations qui ont des milliers de philosophes, voilà qui est bien fait pour étonner l'imagination et exciter l'incrédulité !

La raison est le plus grand don que Dieu nous ait fait ; et cependant à chaque instant nous insultons cette raison ! Nous avons dépensé et nous dépensons journellement des millions pour améliorer nos races d'animaux, et, chose étrange ! nous laissons amoindrir la nôtre !

O mode de s'étrangler les flancs pour se faire une taille ressemblant à celle d'un insecte ! tu es si stupide, si barbare et si bizarre, que ton existence sera niée par la postérité !

Tel fils de famille appelé à perpétuer un grand nom et qu'on élève avec un soin extrême, qui sera destiné à occuper un poste important en considération des services rendus par ses ancêtres, ne sera qu'un homme médiocre ou nul, parce que son imprudente mère l'aura à demi

étouffé dans ses flancs, la coquetterie outrée se glissant et dominant trop souvent la raison partout ; et ce fils, au lieu d'être l'orgueil de sa famille et d'en faire le bonheur, en commencera la décadence ou la honte.

Il en sera de même du fils d'un artiste, d'un négociant, d'un artisan : sa famille comptera sur lui pour continuer sa réputation, son bien-être, ou pour réparer les torts de la fortune, et elle n'aura qu'un homme incapable au moral, ou impotent, parce que sa mère, dans son désir ridicule de vouloir briller par une taille mince, aura aussi porté une atteinte funeste dans l'organisation de l'enfant qu'elle avait dans son sein.

Je le répète donc, en maltraitant son corps on appelle inévitablement les maladies, les infirmités, la laideur, le malheur, une vieillesse précoce et la mort, qui se hâtent d'accourir.

Que l'on veuille bien y réfléchir, le mal que je combats, après tant d'hommes éminents, est d'autant plus terrible, qu'il est incessant et visible à l'œil du moindre observateur ; il a gagné jusqu'aux plus chétifs hameaux : quelques années encore, il deviendrait irréparable.

La décadence physique d'un peuple est toujours un symptôme très-redoutable pour lui ; n'est-ce pas quand les grandes nations de l'antiquité se sont trouvées efféminées, qu'elles ont été envahies et vaincues par les bar-

bares, qui n'avaient pour eux que leur force physique, l'amour du vol et la soif du meurtre?

Si dans une vingtaine d'années nous avons une lutte sérieuse et un peu longue à soutenir, le recrutement de l'armée en France deviendra de plus en plus difficile, en admettant que l'abus du corset continue ses ravages.

Et personne ne l'oubliera sans doute: malgré le vif désir que nous avons d'avoir une paix générale, pendant longtemps encore d'immenses intérêts réclameront la guerre.

Hâtons-nous donc de faire disparaître tout ce qui pourrait, dans un temps peu éloigné peut-être, nous causer de graves inquiétudes ou des revers.

Ne nous endormons pas; n'oublions point que nous avons la grande mission de continuer, ou, pour mieux dire, d'augmenter la splendeur de notre patrie, et que nos enfants auront aussi ce glorieux devoir à remplir.

Pour combattre et vaincre, pour arriver à la gloire enfin, il ne suffit pas qu'un soldat ait du cœur, il lui faut aussi un corps et des membres solides; n'en est-il pas de même d'une nation? Et comme je viens de le dire, l'histoire n'est-elle pas là pour nous montrer que l'héroïsme et la suprême intelligence n'ont été que trop souvent vaincus par la force brutale? Certes nous n'avons plus

guère à craindre les envahissements par les barbares ; mais les coalitions ?.....

La fortune a de terribles caprices : en 1811 la France était à l'apogée de sa prospérité et de sa gloire. En 1812 et en 1813, elle était sur le penchant de sa ruine. En 1814 et en 1815, elle était dans l'abîme du malheur et sur le point d'être démembrée. Si elle avait eu cinquante mille hommes de plus sous les armes, cela ne lui serait pas arrivé.

L'existence d'un peuple est un cercle tantôt lumineux, tantôt sombre, qu'il parcourt et qui sera plus ou moins grand ou petit, selon la sagesse ou l'imprévoyance de ce peuple

CHAPITRE X.

Extraits de différents auteurs ayant écrit sur l'usage et l'abus du corset.

OPINION DU DOCTEUR VINCENT DUVAL SUR L'USAGE ET L'ABUS DU CORSET.

« Les corsets que l'on porte aujourd'hui ont pour effet « d'amincir la taille, de dissimuler un trop grand embon- « point ou des difformités : instrument de mensonge, soit « qu'il réprime, soit qu'il cache ou qu'il exagère.

« Les corsets mal faits agissent contrairement à la « nature en amincissant la partie la plus évasée de la « poitrine, celle qui est formée par les fausses côtes. La « poitrine, comme on le sait, forme un cône dont le « sommet est en haut et la base en bas ; or, un corset « qui comprimerait trop le milieu du torse rétrécirait la « base de la poitrine, partie du tronc qui doit être natu- « rellement la plus large ; de sorte qu'il resserre et dé- « place les principaux organes, et les intestins qui cor- « respondent à l'endroit gêné s'échappent au-dessus et

« au-dessous de ce lieu et se dirigent vers la poitrine et
« le bassin ; ils compriment alors le foie, la rate et l'esto-
« mac, refoulent le diaphragme qui se voûte vers la
« poitrine. D'un autre côté, les parties qui sont poussées
« vers le bassin compriment la vessie, l'utérus, etc. De
« la compression de ces différents organes, il résulte une
« grande gêne pour tous les viscères et les principales
« fonctions ; la respiration est gênée par le serrement des
« fausses côtes et le refoulement du diaphragme vers les
« poumons ; la circulation du sang est aussi troublée par
« la gêne de la respiration et la compression du cœur
« et des gros vaisseaux ; le sang alors se trouve retenu en
« trop grande quantité dans les vaisseaux de la poitrine,
« de la tête et de l'utérus, etc., ce qui occasionne une
« espèce de regorgement qui, selon les dispositions in-
« dividuelles, peut donner lieu à des palpitations, à des
« oppressions, à des phthisies, des vertiges, ou même à
« de véritables apoplexies, à des pertes utérines, à des
« affections hystériques, à des vapeurs, etc. Mais c'est
« surtout pour les jeunes filles que l'emploi d'un corset
« mal fait peut être pernicieux : il déforme le torse, il
« compromet et entrave la crue, en même temps qu'il
« forme chez elles le germe de ces maladies auxquelles
« on doit attribuer beaucoup de morts prématurées. Le
« corset doit laisser libre le développement de la char-
« pente osseuse de la poitrine et ne pas s'opposer à l'exer-

« cice des viscères qu'elle renferme, les poumons et le « cœur, dont on ne doit pas gêner l'action. Quant à la « compression du torse, indépendamment des désordres « que nous venons de signaler, elle est très-souvent la « cause la plus active des distorsions vertébrales; car elle « agit en comprimant les muscles du tronc, et par con- « séquent en entravant leur développement; alors ces « muscles n'ont plus assez de force pour soutenir l'épine « dans sa rectitude normale..... »

(*Extrait du Dictionnaire de la Conversation.*)

HYGIÈNE.

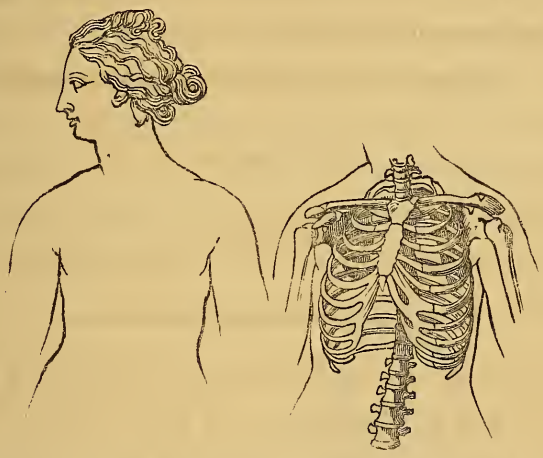
DU DANGER DES CORSETS TROP SERRÉS.

Les figures 1 et 2 représentent une esquisse de la Vénus de Médicis, considérée à juste titre comme une des plus parfaites expressions de la beauté d'une femme; le squelette laisse voir les os dans leur position naturelle.

Les traits de la figure 3 représentent une demoiselle qui a voulu être mince au delà du vœu de la nature, et a moulé sa taille dans un corset; la figure 4 montre la triste disposition de sa charpente osseuse.

En vérité, le dernier de ces dessins ne laisse dans l'âme que de mélancoliques pensées. Respiration embarrassée

et fréquente, palpitations de cœur; sang mal aéré, et par suite débilité des organes; inflexion de l'épine dorsale et dérangement de la taille; digestion pénible; finalement, maladies pulmonaires : voilà quelques-uns des inconvénients des corsets trop serrés. Nous ferons grâce à nos lectrices de plus de détails; les gravures leur parleront assez clairement; au besoin, leurs docteurs en diront davantage.



Mais il nous sera permis de déclarer ici avec les formes les plus polies et les plus respectueuses que nous puissions employer, que les femmes sont dans une parfaite erreur lorsqu'elles s'imaginent ajouter à leurs grâces naturelles en donnant à leur taille une roideur et en même temps une frêle apparence pénible à voir. *Beauté et santé*, sont deux qualités intimement unies. Une taille trop menue fait disparate avec le reste du corps; elle perd d'ail-

leurs, sous la compression barbare de la baleine ou de l'acier, la mobilité et le laisser aller qui lui donnent de l'expression; car la vie et le sentiment sont pressés sous ces armures inanimées et mécaniques, et ne se manifestent que par un mouvement machinal et saccadé, semblable à celui d'un automate mis en jeu par la vapeur. Et enfin, les mères ne sont-elles pas responsables envers leurs enfants de la vie qu'elles leur donnent; ne craignent-elles pas de ne leur transmettre qu'une faible santé? Elles emploient leurs plus belles années à les soigner dans leurs berceaux, nous le savons; mais si par ces sacrifices auxquels elles se condamnent, elles remplissent leur devoir de mère, pourront-elles racheter le vice de constitution dont elles laissent le triste et douloureux héritage?

(*Extrait du Magasin pittoresque.*)

HYGIÈNE ÉLÉMENTAIRE.

Nous ne saurions blâmer avec trop de force l'usage des corsets qui reprennent aujourd'hui une fâcheuse vogue ; les accidents qu'occasionne cette barbare coutume sont innombrables. Pour paraître avoir la taille fine, les femmes se détruisent la santé. En comprimant les côtes, ces liens empêchent leurs mouvements, la dilatation du poumon. De là, la stase du sang dans ce viscère, la difficulté de respirer, l'hémoptysie, les toux habituelles, les tubercules, la phthisie, les anévrismes du cœur. La compression des organes contenus dans l'abdomen empêche tous les mouvements des viscères qu'il renferme ; de là, gêne dans la circulation des fluides, engorgement de tous les tissus et des organes parenchymateux, digestions pénibles et laborieuses, chyle de mauvaise nature, phlegmasies gastro-intestinales, et développement vicieux et irrégulier du fœtus dans le cas de grossesse, mort du produit de la conception, avortement enfin, suivi de tous ses dangers.

(*Extrait du Cours d'Hygiène du docteur L. Rostan.*)

HYGIÈNE PUBLIQUE ET PRIVÉE.

Le corset est devenu comme la base ou la charpente de la toilette féminine ; il aide à simuler et à dissimuler. Le corset n'est pas d'origine moderne : les dames grecques avaient leur *séfodosnes*, et les matrones romaines le *castula*. C'est Catherine de Médicis qui, dit-on, introduisit en France la mode d'étreindre la poitrine et les reins à l'aide d'un corps de baleine, que l'on nomma plus tard corps de fer. *Winslow* et *Sœmmering* en ont critiqué l'emploi avec des arguments puisés dans l'étude de l'organisation. Les philosophes l'ont poursuivi de leurs attaques. Joseph II l'interdit par un édit sévère ; et néanmoins il subsiste dans la toilette des femmes.

Le corset, c'est-à-dire une ceinture d'un tissu élastique à grandes dimensions, sans baleines, sans lames métalliques, médiocrement serré, peut donc convenir aux femmes dont les glandes mammaires sont très-développées et les muscles dépourvus de contractilité, tandis que nous considerons comme de funestes machines à pression ces corsets-cuirasses qui étreignent impitoyablement la poitrine dans leur réseau de fer. Chez les jeunes filles impubères le corset comprime, déplace, infléchit les os, déforme le squelette et nuit au développement régulier

des viscères dont les surfaces osseuses ne sont que le moule. Les médecins qui font des recherches sur les cadavres des femmes, notamment ceux de la *Salpêtrière*, remarquent les déformations les plus étranges de la base du thorax; résultat de l'usage prématuré du corset. La plus ordinaire consiste à faire de la base de la poitrine le sommet du cône que représente sa cage osseuse ; et comme le corset s'oppose aux ondulations incessantes des deux cavités splanchiniques, il en résulte qu'il entrave simultanément trois fonctions essentielles : respiration, circulation et digestion. Aussi favorise-t-il les stases sanguines dans les poumons, l'hémoptysie, l'hypertrophie du cœur qui lutte contre un obstacle permanent au cours du sang, les irrégularités de la digestion qui exige le concours de l'action musculaire de l'estomac. D'après l'observation de M. Ferrus, le corset tend à refouler contre le diaphragme les organes contenus dans la poitrine, de telle sorte que le foie déborde souvent de plusieurs pouces les dernières côtes, dont on retrouve l'empreinte sur sa face supérieure. Sœmmering a vu un estomac presque partagé en deux loges par la compression excessive et prolongée d'un corset armé d'un busc en acier. Du moins au prix de tant de périls et de maux, le corset baleiné ou métallique conserve-t-il à la gorge sa fraîcheur et sa fermeté? Non, il l'amollit, il la plisse, il la détend ;

parfois il empêche le développement des mamelons, et occasionne l'induration des glandes mammaires. Il faut donc en défendre sévèrement l'usage aux jeunes filles impubères, et, pour les en dispenser dans la suite, favoriser le système musculaire par l'exercice, la gymnastique et les bains froids. Les femmes à formes non exubérantes doivent s'en abstenir toujours; celles qui sont dans des conditions inverses ne l'emploieront qu'avec les modifications précitées. Pendant la grossesse les femmes doivent éviter toute pression sur quelque partie du corps que ce soit; l'ascension de l'utérus repousse déjà les organes abdominaux vers le diaphragme dont il gêne l'abaissement; une constriction circulaire du thorax reduirait l'ampliation horizontale de cette cavité et susciterait le danger quotidien des congestions vers les poumons, vers la tête, etc., en même temps qu'elle pourrait déterminer l'affaissement des mamelles ou leur engorgement inflammatoire, et compromettre avec la lactation, la santé ultérieure de la mère et de l'enfant. Les corsets avec busc descendant sur le ventre nuisent soit au développement, soit à la direction de l'utérus : ils sont une cause d'avortement. Les jarretières même sont alors de trop; à leur compression s'ajoute celle que l'utérus exerce sur l'origine des vaisseaux cruraux pour produire l'œdème et les varices des jambes.

La femme enceinte à besoin de vêtements amples, flottants et chauds. Nourrice, elle doit soutenir le volume et le poids de ses seins distendus par le lait, sans les comprimer; entretenir la chaleur sur sa poitrine à l'aide de vêtements chauds, dont les ouvertures permettent un facile accès à l'enfant. Pendant la période critique elle épargnera à ses organes, et particulièrement à ses seins, toute pression, tout froissement, quoiqu'elle soit le plus souvent alors obligée de les soutenir.

(*Extrait du Traité d'Hygiène publique et privée, par M. Michel Lévy.*)

On lit dans la *Presse* du 1er mars 1855 :

A M. Serres, professeur d'Anthropologie au Muséum d'histoire naturelle.

« Monsieur, c'est avec un vif intérêt qu'à votre dernière leçon j'ai suivi la démonstration que vous avez faite de la rectitude du corps humain, et cet intérêt a été partagé par tout l'auditoire. Après avoir établi ce caractère de la rectitude, qui est le propre de l'espèce humaine, vous êtes entré dans la partie pathologique du sujet; vous avez indiqué les causes des déviations de la

colonne vertébrale et les désordres qu'elles produisent dans l'économie.

« Qui dit *déviation* dit *déformation*. Serait-il téméraire à moi de vous prier, Monsieur, de traiter incidemment de l'usage du corset, cette cause continuelle de déformation dans notre race caucasique?

« Je vous demanderai, moi-même, de vous soumettre sur ce sujet quelques observations que j'écris au courant de la plume et sans trop de liaison.

« Les Européennes trouvent très-ridicules les Chinoises qui réduisent leurs pieds à un état monstrueux de petitesse. Mais la *taille de guêpe* de nos dames européennes n'est-elle pas quelque chose de plus monstrueux encore?

« La Vénus de Milo, qu'on accepte comme un type de beauté, n'a-t-elle pas dans ses contours harmonieux précisément le contraire de la taille de guêpe?

« Nous en sommes venus, en matière de plastique, à un degré de dépravation, tel, que les artistes de nos jours, j'entends les faux artistes, imaginent toutes sortes d'artifices, de *ficelles*, pour donner à la reproduction du corps féminin l'apparence d'une taille busquée. C'est qu'il faut plaire au public qui s'est habitué aux difformités. Il en était de même au dix-huitième siècle. Alors aussi les artistes, laissant de côté la nature, modelaient leurs pro-

ductions sur la fantaisie du jour. « Viens travailler dans « mon atelier, disait Boucher à Louis David, je t'y ap- « prendrai à casser une jambe avec grâce. »

« Quant aux victimes du corset, aux femmes, elles ont si bien pris en gré leur torture que, sans corset, elles sont mal à leur aise. Cela se comprend, d'ailleurs : Mithridate s'était bien habitué aux poisons !

« Mais si, au point de vue artistique, la taille moderne est une laideur, un *outrage à la nature*. n'est-elle pas, au point de vue physiologique un danger, une cause de désordres dans l'organisme, et même, si la mode persiste, une cause de dégradation de la race ?

« La Chinoise, en se déformant le pied, ne porte atteinte, en définitive, qu'à un organe de locomotion ; tandis que l'Européenne, en se cerclant le buste, lèse les organes plus importants de la nutrition, et peut-être c'est à vous, Monsieur, de nous le dire, les organes de la reproduction.

« Il vous appartient d'apprécier si la question du corset, que je crois importante au fond, peut trouver place dans vos leçons d'Anthropologie. Je vous prie de recevoir l'assurance de mon respect.

« Charles Roux. »

M. Serres voulut bien répondre au respectueux appel

formulé dans ma lettre. Il consacra le tiers d'une leçon à l'examen de la question que je lui avais soumise, et je vais reproduire son opinion. C'est ici que ma tâche est difficile. Pourrai-je rendre, sur des notes crayonnées à la hâte, la parole pleine de clarté et de précision, la parole si écoutée du maître? Non, sans doute, quoique je fasse, je ne donnerai que le squelette de son improvisation.

D'une autre part, que le lecteur veuille bien accepter les termes d'anatomie que j'ai dû reproduire : M. Serres, dans l'amphithâtre du Muséum, parle non à des *ladies*, mais à des amis de la science. Cette muse moderne, la Science, est nue et austère comme la Vérité.

Le professeur, après avoir fait connaître à l'auditoire l'objet de ma lettre, parla à peu près ainsi :

« L'auteur de la lettre a raison : l'usage du corset est dangereux. Je dis l'usage, remarquez-le bien, messieurs. Ici l'abus ne se sépare point de l'usage : l'hygiène proscrit l'un et l'autre.

« J'appellerai d'abord votre attention sur les effets les plus ordinaires que produit le corset.

« Généralement, il presse l'abdomen au niveau de la neuvième ou de la dixième côte. A cet endroit, il agit sur le foie, le comprime, le brise en quelque sorte ; il en diminue, il en altère les fonctions. Vous savez combien,

chez les femmes, les maladies du foie sont devenues, depuis quelque temps, fréquentes, opiniâtres, graves. La cause de ces affections, ne la cherchez pas ailleurs que dans l'usage du corset.

« Il comprime la veine cave inférieure ; par suite, le sang stagne dans le ventricule droit, et ce ralentissement dans la fonction circulatoire occasionne l'étranglement des veines jugulaires. De là, des spasmes, des évanouissements.

« Le corset est encore une cause de hernies, et, vous le comprendrez, cette armature baleinée s'oppose à l'ondulation naturelle des viscères de l'abdomen ; elle les comprime d'une manière inégale, et ils tendent à s'échapper par les endroits qui leur offrent le moins de résistance.

« Mais ce n'est là qu'une partie des désordres causés par le corset ; il en produit d'autres, de plus graves, et c'est l'utérus qui en est le siége.

« Je vous ai parlé, dans mes précédentes leçons, de l'utérus, de son anatomie, de ses fonctions. Vous savez que cet organe est suspendu dans le bassin par le *ligament large* et le *ligament rond*. Ces ligaments maintiennent l'utérus à la manière des ressorts qui maintiennent la caisse d'une voiture. Je ne puis pas trouver de comparaison plus exacte ; et il fallait qu'il en fût ainsi. Au

moment de la grossesse, en effet, l'utérus se déplace, *voyage* dans l'abdomen ; il n'est pas fixé aux parois du bassin ; les ligaments, tout en le retenant, lui permettent de flotter.

« Avec le corset, voici ce qui arrive à l'utérus :

« Le corps baleiné refoule la masse intestinale de haut en bas; alors l'utérus, organe flottant, est lui-même refoulé par les intestins ; les ligaments le suivent dans le sens de la pression. De là ces abaissements de l'utérus, de là ces autres affections du même organe, affections terribles et si fréquentes, à Paris surtout, que bientôt les médecins n'y pourront plus suffire.

« Vous le voyez, messieurs, l'usage du corset n'est pas seulement funeste à celle qui le porte ; si nous n'y prenons garde, il atteindra la race ; car cette mode ridicule et meurtrière s'attaque à la source même de la vie et tend à l'altérer.

« Sans doute, le corset n'est pas nouveau en France ; mais de toutes les formes qu'il a affectées, la plus dangereuse pour la santé est celle qui a été adoptée de nos jours.

« Nos dames, pour obtenir un plus grand évasement relatif des hanches, compriment le buste avec une énergie dont les âges précédents n'offrent point d'exemples. Au dix-huitième siècle, nos grand'mères portaient des

corsets, — Buffon appelle de pareils vêtements des *cuirasses;* — mais aussi elles portaient des paniers, et l'énorme développement de ces paniers permettait de donner plus d'ampleur aux corsets.

« La mode était aussi ridicule que la nôtre, mais elle offrait bien moins de dangers. Nos grand'mères qui portaient paniers ont, après tout, produit la forte génération de 1789.

« J'ai dit tout à l'heure que le corset finirait par altérer notre race, et je n'ai pas exagéré. Vous savez, — je me suis étendu sur ce sujet dans mes leçons, — vous savez que c'est par la femme que les qualités de la race se conservent. Ce fait est d'une observation constante.

« Français du dix-neuvième siècle, nous sommes les fils des femmes gauloises ; et nous devons être fiers de nos mères. Leur condition était bien supérieure à celle des femmes romaines. La Gauloise choisissait son époux ; mariée, elle était l'associée de son mari ; elle avait la moitié des biens. L'éducation des enfants lui appartenait exclusivement ; quand le fils savait manier les armes, alors seulement elle le présentait à la tribu.

« Les Gaulois avaient ceci de très-remarquable pour un peuple à peine naissant à la civilisation, c'est qu'ils respectaient la femme. Partout où ce respect de la femme

existe, soyez sûrs que le peuple est éminemment perfectible, qu'il atteindra à de hautes destinées.

« Ce sont les générations de femmes gauloises qui, chez nous, ont conservé et perpétué la race, cette *race gauloise* dont vous m'entendez si souvent parler. Les conquérants romains, bourguignons, francs, sarrasins, ont eu beau s'abattre et s'implanter sur le sol. Ils n'avaient point amené leurs femmes avec eux ; ils ont trouvé dans le pays conquis les femmes gauloises qui ne l'ont jamais quitté, et par elles l'élément gaulois a toujours survécu et a prédominé. Aussi, ne vous étonnez pas de rencontrer dans notre race une unité de croyances, d'effort social qui persiste à travers les ténèbres du moyen âge, à travers les guerres, les fureurs des factions, et qui s'est retrouvée, cette unité, plus puissante que jamais au grand jour de la Révolution française. La Révolution a fait de cette unité un faisceau aujourd'hui indissoluble. Oui, nous sommes un peuple homogène par l'agglomération et par les idées, homogène dans les âges. Les Gaulois du temps de César et nous, c'est le même peuple que distingue le même trait moral d'amour et d'égalité.

« Eh bien ! cette race énergique, intelligente, supérieure, cette race gauloise est-elle destinée à déchoir ? Oui, si la femme, conservatrice de la race, déchoit elle-

même. Et le corset, cause perpétuellement agissante de maladies et d'atrophie, peut amener ce résultat qui sera général ; car l'usage du corset est général dans les villes et tend même à se généraliser dans les campagnes.

« Je m'adresse à vous, messieurs, qui remplissez cette enceinte. Luttez avec nous, médecins, contre le despotisme de la mode ; luttez dans vos familles pour y abolir l'usage pernicieux du corset. Pour nous, nous lutterons toujours et partout. Médecins, notre famille c'est l'humanité ! »

M. Serres, ayant ainsi parlé, fut vivement applaudi par tous ses auditeurs; mais la mode fléchira-t-elle?

Charles Roux.

CHAPITRE XI.

Moyens à employer pour abandonner ou garder le corset sans danger.

Il ne suffit pas de signaler un mal, il faut encore indiquer les moyens de le guérir ou de le prévenir.

Les moyens d'abandonner ou de garder le corset sans danger sont aussi simples que faciles; toutes les femmes les ont à leur disposition.

Lorsqu'on veut se débarrasser de cet accessoire du vêtement, il faut bien se garder de le quitter tout d'un coup, attendu que les transitions brusques ont souvent des résultats fâcheux.

Lorsque des chairs et des intestins ont été pendant longtemps pressés ou gênés par le corset, ils ne sont plus dans leur situation normale ; mais, pour les ramener dans cette position, il ne faut pas cesser tout à coup la pression que le corps subissait, car il pourrait en résulter un malaise insupportable, une plus grande flaccidité des chairs

et, en même temps, une augmentation de volume. En se serrant un peu moins chaque jour, les parties internes et externes reprendront progressivement leur état primitif, et, au bout d'un certain temps, l'on pourra s'affranchir de l'usage du corset sans être incommodé, en ayant soin, cependant, de ne jamais laisser affaisser son corps et de ne prendre aucune fausse position, recommandation importante, bien facile à observer.

Je dois prévenir qu'il y a des personnes qui ne pourront quitter tout à fait le corset qu'après plusieurs semaines d'essai, tant les mauvaises habitudes ont d'empire sur nous.

Pendant tout le temps de l'épreuve il faudra se préserver avec soin de tout excès, et tenir un régime alimentaire sain, solide et modéré, régime qui est, du reste, celui que dans l'état de santé on devrait toujours observer.

Il est bien entendu que si l'on se comprimait avec le corsage de la robe, l'abandon du corset deviendrait inutile.

Quant aux personnes qui ne pourront pas s'habituer à l'absence du corset, elles devront en porter, bien entendu sans bretelles, qui seront faits de *tissus élastiques*, sans buscs ni baleines, ou qui n'en contiendront que d'inoffensifs ; les gros coutils, tous les autres tissus, ainsi

que ce qui est dur et non flexible devant être absolument rejetés. Les corsets forts ne doivent être employés que lorsque les médecins les prescrivent.

Il va sans dire que, excepté dans ce dernier cas, il sera toujours interdit de se comprimer, afin d'éviter tout danger.

Le corset ne doit soutenir que les chairs ; jamais il ne doit servir de point d'appui pour supporter la partie supérieure du corps. Quand on est debout ou assis, il faut toujours avoir la tête droite, les épaules effacées, et le corps droit, sans roideur.

Le corset, fait et porté *absolument* comme je viens de l'indiquer, au lieu d'être nuisible devient utile, car peu de femmes mariées, aujourd'hui, peuvent s'en passer.

En se préservant de certains dangers, il faut éviter de tomber dans d'autres, voici pourquoi je dis cela :

Il est des personnes qui veulent avoir à tout prix des hanches très-prononcées, et pour satisfaire leur goût, elles portent une masse de jupons, etc., d'un grand poids, ce qui est aussi fort nuisible.

Pour satisfaire ce besoin de boursoufflure, parfaitement inutile, et en même temps pour éviter le danger signalé, il faut employer des objets postiches bien légers; tels que les crinolines très-courtes, la ouate, etc. Dans tous les cas, il vaut mille fois mieux mettre du faux, que se comprimer.

Toute femme qui a abusé du corset peut, en mettant en usage les simples prescriptions de ce chapitre, devenir, en quelques semaines, bien portante, fraîche, plus gracieuse de toutes manières, car son corps et son esprit auront retrouvé la vie naturelle.

DEUXIÈME PARTIE.

CHAPITRE I.

Considérations sur l'usage du tabac. — Moyens pour supprimer cet usage. — Description de l'homme.

Nous sommes fiers de notre civilisation; cependant les réformes qui nous restent à exécuter nous commandent la modestie, car nous n'avons encore remporté qu'une demi-victoire sur les abus qui pouvaient être supprimés.

Chaque époque a ses folies et ses vices. Parfois, c'est la guerre, si contraire à la raison; le duel, aussi barbare qu'absurde; la soif des révolutions, des bouleversements, comme si l'on ne pouvait pas arriver au bien sans passer stupidement par toutes les horreurs du mal! N'est-il donc pas vrai que si la guerre et les révolutions font éclater des vertus, elles rendent aussi les hommes gros-

siers, pillards et même féroces[1]? D'autres fois encore, c'est l'ivrognerie qui dégrade et abrutit, l'égoïsme, la fureur du jeu, l'agiotage, qui dessèchent tout; l'habitude de l'opium, qui énerve et empoisonne la moitié de l'ancien monde; l'usage du tabac, aussi ridicule, aussi malpropre qu'il est nuisible, poussé aujourd'hui jusqu'à la frénésie, au point que des femmes, des jeunes filles, des marmots de dix à douze ans, en usent du matin au soir, maladie devenue presque générale, quoiqu'il soit bien reconnu que cette plante, comme l'opium, produit des effets pernicieux sur le cerveau, etc.

Tout individu qui fume, chique ou prise, ne s'appartient plus qu'à demi, il est à peu près l'esclave du tabac; car l'habitude enfante promptement la nécessité, et la nécessité est une grande loi que ne viole pas qui veut. Dès lors, que peuvent devenir des gens qui, pendant tous les instants de la vie, ne rêvent, ne s'occupent que de pipes et de tabac, qui se narcotisent et s'hébètent comme des Indiens stupides?

Que l'on examine tous les pays qui sont tombés avant nous dans cette manie, nations aujourd'hui descendues du premier au troisième rang, et même plus bas, et l'on se convaincra que si la France continue à se laisser empor-

[1] Disons cependant que la guerre de défense est sainte, lorsqu'on n'a pas été l'agresseur.

ter dans cette voie, elle s'en repentira bientôt. Peut-être qu'avant cinquante ans aussi, l'Allemagne, notre plus grande rivale dans ce genre de folie, et dans d'autres, si elle n'y prend garde, sera fort déchue ; elle résiste encore, grâce à son climat et à la solidité de ses races, mais on ne résiste pas toujours à des maux progressifs et incessants. On ne corrige pas l'action du tabac par la bière, qui gonfle le corps et alourdit l'esprit. Nos robustes et braves alliés d'outre-Manche ont à peu près la même perspective, puisqu'ils nous imitent ou nous dépassent. Les vigoureux et bons Moscovites mêmes ne seront pas préservés, car ils ont autant de travers et de vices que nous, malgré leur ciel et leur sol de glace, et la mûre sagesse de leur jeune et généreux monarque, qui traita ses prisonniers en amis. Quant aux Américains, ces peuples déjà virils à leur naissance, mais cependant comme nous conservant des choses immorales et absurdes, ils ne maintiendront certainement pas longtemps leur prospérité, s'ils continuent à s'empoisonner pendant dix-huit heures sur vingt-quatre, au moyen des liqueurs fortes ou de la nicotiane. Oui, partout où on en fait abus (l'usage du tabac entraîne toujours l'abus), ces produits dangereux affaibliront infailliblement bientôt l'énergie et l'intelligence. Tel individu qui, peut-être, serait devenu remarquable sans l'usage du tabac, n'est souvent qu'un être

indolent, insignifiant, et ces résultats ne peuvent que progresser en persistant dans ce travers. La vieillesse de l'humanité est déjà assez laide, pourquoi donc l'augmenter par de pernicieuses, sales et ridicules habitudes?

D'autre part, où sont donc les chefs-d'œuvre des fumeurs ? S'ils en ont créé, ce que j'ignore, il n'est pas douteux qu'ils eussent mieux fait que ce qu'ils ont produit, s'ils ne s'étaient pas narcotisés avec cette ignoble et sotte habitude. Certainement si Homère et Virgile l'eussent eue, nous n'aurions ni l'Iliade ni l'Enéïde ; et bien certainement encore que les noms d'Archimède, Hippocrate, Aristote, Socrate, Démosthène, Apelle, Phidias, Platon, Cicéron, et une infinité d'autres également immortels, ne seraient pas venus jusqu'à nous, si ceux qui les portaient s'étaient hébétés avec le jus et la fumée du tabac dans le lieu de leurs travaux, ou s'ils avaient fréquenté des cloaques comme ceux que l'on décore du nom emphatique de *Cercles de fumeurs*.

Plusieurs personnes ont cru me fermer la bouche, me terrasser même, en me disant que Napoléon Ier prisait. — Oui, il prisait, mais c'était par raison de santé, ce qu'il a dit des fumeurs le prouve ; et d'ailleurs, s'il avait prisé sans nécessité, il eût eu un travers comme tant d'autres mortels, et voilà tout.

Quelquefois je rencontre d'autres contradicteurs plus

ou moins grotesques (toujours fumeurs, priseurs etc., presque toujours aussi armés de la même massue), qui m'apostrophent avec un aplomb et une véhémence qui seraient bien mieux placés ailleurs : — « Monsieur, me « dit-on, j'ai connu un grand nombre de vieillards qui « avaient usé du tabac pendant les sept huitièmes « de leur vie, n'ayant jamais été malades ; qui avaient « beaucoup de force physique et morale, et qui ont « conservé leur esprit parfaitement sain jusqu'à leurs « derniers moments. Cela se voit tous les jours ; j'en « connais encore, et beaucoup, qui sont dans le même « cas ! Vous avez beau dire, sans le tabac, les trois « quarts de l'espèce humaine s'ennuieraient à périr, et « il était impossible de trouver un plus agréable passe- « temps ! Napoléon Ier prisait, Monsieur ! il est vrai qu'il « disait du mal des fumeurs ; mais cela tenait à ce que « ce grand homme avait, comme tous ses pareils, un « mauvais côté. Il y a quarante ans que je fume moi, « Monsieur ! et je déclare que le tabac est l'ami de « l'homme ! etc., etc. »

Pour ne pas heurter de front et inutilement une opinion si bien arrêtée, je dis invariablement, en coupant court : « Je répondrai par écrit à ce que vous dites. »

Un jour encore, qu'on me pardonne de le rappeler, un robuste priseur, un érudit à part, me dit avec beau-

coup de vivacité : — « Monsieur ! le tabac est indispen-
« sable aujourd'hui ; vous vous prenez à forte partie !
« Savez-vous bien que Frédéric le Grand, le grand Vol-
« taire et le fameux Aristote prisaient ? » — « Monsieur, »
lui répondis-je de suite, « je vous rends grâce de me
« l'avoir appris ! j'en ferai mon profit. »

Croire que le tabac est nécessaire à son existence n'est pas seulement une erreur grave, c'est un genre de folie; oui, tous ceux qui en usent sans nécessité sont des maniaques, et rien ne pourrait détruire mon assertion.

Il n'y a pas une personne sur mille, qui soit obligée de fumer pour raison de santé.

Un moment je vais sembler me contredire, mais il n'en sera rien.

Beaucoup d'esprits ayant l'amour du beau, du grand, gémissent sur l'état de la littérature actuelle de la France; — ont-ils raison ? — Examinons : notre époque n'a pas, il est vrai, de Corneille, de Molière, de Racine, de Lafontaine, de Boileau, voire même de Voltaire ; mais cela tient à ce que l'esprit humain ne produit pas toujours les mêmes fruits, les mêmes trésors. Qu'on soit alarmé pour l'avenir, on le comprend ; mais à qui la faute ? — J'oserai, d'abord, dire mon sentiment là-dessus. Depuis plus de quarante ans, nos jeunes gens, presque tous, en sortant du collége, où ils ont fait de bonnes études,

(quelquefois trop fortes en raison de leur âge ou de leur constitution), au lieu de chercher à étendre leur instruction et à développer leur esprit, vont s'engouffrer dans ces antres dégoûtants qu'on nomme estaminets, où ils respirent un air délétère qui affecte leur santé et leur intelligence. Je sais bien que tous les fumeurs vont se récrier. — Voici ma réponse : faites respirer un air vicié à un rossignol, et vous verrez comment il se portera et comment il chantera.

Les deux invasions étrangères nous ont été triplement fatales, car en se retirant les alliés nous ont décoché un vrai trait de Parthe, empoisonné, en nous laissant l'amour de la pipe, qui étouffe le génie dans son germe. Avant 1815, l'usage du tabac n'était encore, chez nous, qu'une habitude exceptionnelle ; depuis cette année funeste, elle s'est changée en passion presque générale, poussée jusqu'à la fureur. Et quand on pense que des femmes bien élevées ont ce trivial et singulier goût, l'esprit même de l'homme qui réfléchit à fond reste confondu.

Revenons à la littérature. On conçoit, avons-nous dit, que nous puissions éprouver des craintes pour son avenir. Mais en se plaignant amèrement du présent, on a tort ; oui, il y a de l'injustice ; car, sans parler de ce que nous avons aujourd'hui dans la littérature histori-

que, scientifique, est-ce que, de même, sans parler de nos philosophes, de nos critiques éminents, nous n'avons pas aussi d'autres littérateurs qui remplissent également le monde de leur nom? Oui, en ce moment même, la littérature française de notre époque éclaire, réjouit et vivifie encore l'univers. Mais brillera-t-elle encore longtemps? — Si nous continuons un certain travers, non! Le tabac y mettra bon ordre; presque tout ce qui sera produit par les fumeurs sentira la pipe ou le cigare, c'est-à-dire le fumier, car ils n'inspirent que des allures physiques ou morales vulgaires.

Afin de rester dans les bornes de la décence, nous parlerons peu de l'usage de mâcher le tabac, de s'en bourrer et barbouiller le nez. J'ai connu quelques personnes spirituelles qui prisaient, fumaient ou chiquaient; je ne sais si c'était pour chasser le trop-plein de leurs idées ou pour se rendre malpropres; mais il est certain qu'elles réussissaient parfaitement pour cette dernière supposition. Que la femme qui use du tabac se persuade bien qu'elle se souille, et que presque toujours elle n'inspire plus que le dégoût: on ne recherche pas les fleurs sur lesquelles il y a de la fange.

Le tabac à priser détermine une irritation locale qui se traduit souvent par des affections inflammatoires, ulcéreuses, des fistules lacrymales, des polipes, des can-

cers etc., etc.; et quand il ne cause aucune de ces maladies, il fait toujours naître dans le nez et la bouche une odeur de putréfaction très-repoussante. Si donc vous avez un odorat sensible, défiez-vous doublement lorsqu'un priseur, un fumeur ou mâcheur de tabac s'approche pour vous parler. Les narines des priseurs et des priseuses ont la couleur de la truffe noire; mais malheureusement elles ne produisent pas la même sensation sur le public qui, lorsqu'il les aperçoit, détourne la tête et se sent le cœur mal à l'aise.

Le tabac râpé a encore d'autres dangers et aussi d'autres inconvénients, attendu que ceux qui en usent en avalent en dormant, en buvant et en mangeant; à table, leur organe olfactif, encombré, en laisse tomber soit en grumeaux, soit en rubis liquides, dans tous les mets qui leur passent dans les mains; et, qu'on le remarque bien, ils ont, presque tous, la fureur de vouloir servir les convives! De sorte que, souvent, vous avez un malaise ou une indigestion que vous devez tout naturellement à l'estimable priseur officieux.

Où sont donc aussi, sous certains rapports, les avantages de l'usage du tabac à fumer, si vantés par les fumeurs? Indépendamment de ce que nous avons déjà dit de son action sur le cerveau, il affecte les sens du goût, de l'odorat, le larynx, les poumons, l'estomac, dé-

bilite le corps, gâte les dents, rend l'haleine infecte par l'inflammation ou la décomposition des membranes muqueuses de la bouche, de la gorge etc. La bouche des fumeurs et des chiqueurs, continuellement expectorante, ne respecte rien, elle asperge tout; partout on sent la présence des fumeurs à l'odeur répugnante qu'ils exhalent, à la malpropreté des parquets, etc. Règle générale, que l'un d'eux se trouve quelque part au milieu de vingt personnes n'usant point de tabac ; sans s'inquiéter s'il les incommodera, il donnera carrière à son dégoûtant et ridicule plaisir.

La fin de la lune de miel s'annonce par l'apparition de la pipe ou du cigare qui engourdit la pensée, produit l'indifférence, la paresse et l'égoïsme. Malheur donc à celui qui est obligé de faire usage du tabac pour chasser l'ennui ou pour se procurer une jouissance, car celui-là n'a plus ses facultés intactes.

Je vois d'ici des enfants de 12 à 14 ans qui fument dans la pensée qu'on ne pourra faire autrement que de les prendre pour des hommes en les voyant avec la pipe ou le cigare, cet ignoble et ridicule attribut, sans songer que le tabac les épuisant, ils ne seront jamais que les marmousets de l'espèce humaine. En voyant ces petits pantins fumer avec rage, on serait autorisé à croire que leurs descendants teteront des cigares et fumeront au berceau.

Beaucoup de personnes d'un âge mûr ne sont pas plus raisonnables ; il en est qui prennent la pipe, le cigare ou la prise pour se donner un air guerrier, tapageur, magistral, ou pour qu'on les prenne pour quelque chose ; enfin d'autres qui ne savent pas du tout pourquoi : seulement la contagion les a gagnés. En vérité, par trop souvent on dirait que l'homme a abdiqué le nom d'animal raisonnable ! Fumeurs, priseurs et mâcheurs de tabac, combien vous payez cher les sensations que vous procure cette plante vénéneuse ! Croyez bien qu'on n'absorbe pas impunément tous les jours du poison ; demandez-le à la science et elle vous répondra que vous êtes tout aussi aveugles, tout aussi insensés que les femmes qui s'exténuent, qui s'étouffent avec leur corset pour se faire une taille ridicule. Voyez presque tous les Orientaux où ils en sont ! Et d'autres que je ne veux pas nommer.

« L'habitude de fumer est un plaisir, disait Napoléon Ier, qui n'est bon qu'à désennuyer les fainéants. » Il ajoutait une autre épithète que je ne veux pas mettre ici, attendu que c'est le nom d'un animal immonde.

Indépendamment de la dépense qu'il cause par lui-même, l'usage du tabac appelle la bière et l'eau-de-vie, et c'est incroyable ce qu'un grand nombre de personnes gaspillent d'argent pour ces trois choses, en passant une

grande partie de leur temps à fumer et à boire dans les tabagies ou au cabaret, pendant que leurs femmes, leurs enfants et leurs vieux parents réclament des soins, ou manquent de pain à la maison.

L'habitude du cigare n'est guère moins défavorable à beaucoup de gens du monde, car que penser de ceux qui fument au nez des femmes dans les promenades, dans les rues, même en leur donnant le bras, et qui les laissent seules pour aller s'empester dans un cercle de fumeurs, ou à l'estaminet, et se rassasier de bière ou d'autres liquides? N'est-ce pas là une conduite qui ne peut causer que l'étonnement et le dégoût? Oui, l'usage du tabac, comme l'abus des liqueurs fortes, est un thermomètre infaillible de la décadence d'un peuple! Notre exquise politesse proverbiale s'en va chaque jour, en raison des progrès du tabac. Les étrangers disent que « le ton des bonnes manières françaises est mort. » Non il ne l'est pas! mais il expire..... Le laisserons-nous périr? Non! le bon génie de la France, la femme, le sauvera. Pour en venir là, elle n'a qu'à le vouloir et ne pas douter de sa puissance. Dans ce cas-ci, la matière ne saurait l'emporter sur l'esprit. Les femmes n'ont-elles pas plus que nous encore le droit de repousser tout ce qui est contraire aux convenances, au bon sens et à la délicatesse?

Tous ces milliards qui s'en vont en prises ou en fumée

de tabac, en bière et en eau-de-vie seraient bien mieux employés en choses aussi nobles qu'utiles ; mais on préfère les dépenser pour être malpropre, devenir indolent, souvent jusqu'à l'égoïsme, et pour marcher vers l'abaissement.

L'usage du tabac n'est pardonnable qu'à l'homme de mer, et encore ferait-il bien de l'abandonner; n'en est-il pas qui n'en usent point et qui s'en trouvent bien? Pour ceux qui en ont l'habitude, la privation du tabac est bien plus terrible que celle de la nourriture. Il résulte de là que dans les circonstances difficiles où se trouvent souvent les militaires, ceux qui fument, prisent ou mâchent cette plante, sont bien plus malheureux que les autres, lorsqu'ils ne peuvent satisfaire ce besoin : il en est qui n'ayant qu'un peu de pain à manger le donnent en échange de ce poison. Croire qu'il préserve des maladies est une erreur.

Les résultats de l'action de chiquer, de priser ou de fumer sont connus. Donc tout homme qui use de la nicotiane a sa raison ébréchée. Mais comme nous sommes en progrès, cette détestable habitude doit promptement décroître, puisqu'elle est arrivée à son point culminant, et j'ai la ferme conviction que dans peu l'usage de cette plante malfaisante sera abandonné aux sauvages, à la populace et aux imbéciles; car quoi qu'en disent certains

prôneurs, oui, mille fois oui, le tabac est un poison : qui donc peut l'ignorer encore? Le mal extraordinaire qu'il cause lorsqu'on fume pour la première, la seconde et même pour la troisième fois, la très-petite quantité qu'il en faut avaler pour qu'il occasionne des vertiges violents, le trouble de la vue, l'ivresse, des coliques atroces, de terribles vomissements, des convulsions ou même la mort, disent assez ce qu'il est. On peut même éprouver presque tous les effets que je viens de citer quand on fume pour la première fois. Il est donc tout naturel que tous les médecins, tous les chimistes capables, et toutes les personnes sensées et un peu observatrices, se soient toujours prononcés énergiquement contre l'usage de ce toxique, puisque aussi des milliers d'observations faites sur des fumeurs et des priseurs vivants ou inanimés, et de nombreuses expériences pratiquées sur des animaux ont prouvé qu'ils avaient et auront toujours cent fois raison.

N'était-ce donc pas assez, déjà, des empoisonneurs des denrées alimentaires, des agents destructeurs invisibles qui nous environnent, des malheurs qui nous accablent de toutes manières pour rendre notre vie pénible et l'abréger, fallait-il encore les augmenter ! Et nous osons nous plaindre ; mais commençons donc par être raisonnables !

C'est la femme qui possède les plus puissants moyens

pour faire disparaître le pernicieux usage du tabac, en se servant pour cela du pouvoir naturel qu'elle a sur l'homme et sur l'enfance, en employant sa raison et l'arme du ridicule.

La femme doit naturellement détester le tabac pour les motifs que j'ai indiqués plus haut : c'est son plus terrible ennemi. Le mari taquiné ou volage, bien élevé, non engoué du tabac, revient presque toujours à sa femme si elle a du mérite ; mais le mari narcotisé et hébété par ce toxique, contrarié par sa femme, revient rarement ; il va se consoler hors de chez lui en en faisant une double consommation.

Un moyen bien simple et solide pour accélérer la destruction de cette peste est entre les mains du gouvernement, qui n'a qu'à en augmenter progressivement le prix et le vendre plus naturel, ce qui veut dire plus mauvais, de manière que le revenu restera encore longtemps le même, tout en diminuant le nombre des consommateurs. L'action des chefs de famille sur leurs enfants, et, comme je viens de le dire, celle des femmes surtout, le temps et le bon sens achèveront l'œuvre. Si maintenant chez nous le tabac donne annuellement peut-être plus de 150 millions de revenu au gouvernement, il donne aussi à la France 400 mille maniaques ou crétins de plus par an. Que ce goût si bizarre et si nuisible du tabac se

trouve chez les sauvages, dans les contrées où existent l'ignorance, les ténèbres, le manque de respect pour les autres et pour soi-même, on le comprend ; mais qu'il existe avec fureur en Europe et dans le nouveau monde, voilà ce qui, plus tard, paraîtra incroyable et confondra tous les chimistes et tous les penseurs de l'avenir.

Que le lecteur sache, cependant, que si je trouve beaucoup d'approbateurs qui, comme moi, espèrent complétement la suppression ou la correction de plusieurs de nos vices et de nos erreurs, j'en rencontre aussi, quelquefois, qui désespèrent tout à fait, et je ne puis m'empêcher de répondre ici à des personnes sérieuses qui me disent :

« Qu'il faudrait imaginer quelque chose pour rem-
« placer le tabac ; que sans cela on n'en détruira jamais
« l'usage ; que le mal est enraciné ; que tous les gouver-
« nements continueront à y pousser ; qu'il ne fera qu'em-
« pirer ; qu'il est au-dessus des forces humaines de
« l'arrêter ; que tous les individus de l'Europe et du
« nouveau monde, sans exception, y passeront et que,
« d'ailleurs, ils préféreront tomber dans le crétinisme
« que de guérir leur lèpre, sans compensation, chose qui
« ne sera pas facile à trouver, si toutefois on la trouve ;
« que les fumeurs, les priseurs et les chiqueurs aban-
« donneraient plutôt le pain, le vin et le café, que le
« tabac. » Et là-dessus, ils ajoutent : « Sous ce rapport, le

« passé nous répond de l'avenir; nous serons, un jour,
« par l'usage du tabac (le corset et l'ivrognerie aidant)
« comme les *Indiens* et les *Chinois.* »

Ce sont des hommes éminents qui me tiennent ce langage. — Ils s'abusent.

Je réponds d'abord qu'il faut détruire l'usage du tabac sans rien mettre à la place, attendu que nous avons déjà bien assez de besoins comme cela. Nos aïeux du grand siècle de Louis XIV le connaissaient peu (relativement à l'usage qu'on en fait aujourd'hui); il en a été presque de même de la dernière génération, qui était un peu plus solide que nous. En second lieu je dis que tous les gouvernements sont intéressés à réprimer les erreurs, quel que soit le profit qu'elles puissent rapporter. Certainement l'argent donne la vie à un Etat, mais sa moralité lui donne sa véritable force; un Etat sans moralité ou n'en ayant que peu, quelque grand qu'il soit, est ordinairement faible ou incertain; tout le monde sait cela. Or, c'est surtout dans la moralité que le gouvernement de notre pays puise sa plus grande puissance, les faits actuels le prouvent de reste. La France passe aussi pour être une des nations à la tête de la civilisation; c'est un bien noble titre, une bien grande gloire. Elle ne peut donc cesser un moment de justifier ce titre sans se compromettre, c'est-à-dire en ne donnant pas sans cesse

l'exemple des réformes des choses pernicieuses. Il y a environ trente ans que le gouvernement de la France s'est rendu à l'opinion publique qui demandait la fermeture des infernales maisons de jeu qui auraient fini par faire de nous une nation de malfaiteurs, de mendiants et de suicidés. Eh bien! l'usage du tabac, sans produire les mêmes résultats, est tout aussi dangereux. Pour la fermeture des maisons de jeu, l'administration a donné des ordres, et tout a été dit. Ici, pour le tabac, la question n'est plus du tout la même ; les trois quarts des hommes de la nation (et beaucoup de femmes, je rougis de le dire) fument; tandis que pour le jeu il n'y avait encore qu'une minorité. Il faudrait donc que pour le tabac le gouvernement prît l'initiative, mais tout simplement, ainsi que nous l'avons déjà dit, en en augmentant progressivement le prix, et en le vendant tout à fait naturel, ce qui ferait qu'il serait beaucoup plus mauvais au goût. C'est tout ce que le gouvernement peut faire; et comme on peut, sous certains rapports, lire dans sa pensée comme on peut lire dans celle d'un honnête homme qui veut faire le bien, je dis qu'il le fera. Lorsque les fumeurs, les chiqueurs et les priseurs, espèce de moutons de Panurge, verront que l'administration aura pris l'initiative, ils commenceront sans doute à réfléchir, et la réflexion les conduira à l'usage de la raison. Non, pour mon compte,

je ne veux pas croire que l'action de l'irréflexion ou du mauvais goût l'emportera sur le bon sens, quand un gouvernement aussi éclairé et aussi paternel que le nôtre aura parlé.

L'administration actuelle a trouvé, pour la question dont il s'agit, notre mauvaise situation toute faite; elle ajoutera à toutes ses autres gloires celle de nous avoir débarrassés d'un des plus grands fléaux de ce monde. C'est pendant la paix qu'il faut faire des réformes, la guerre entraînant toujours plus ou moins de désordre matériel et moral.

Maintenant, je prends encore la question autrement, et je dis : comment ! l'homme, ce roi de la terre se laisserait honteusement maîtriser et affaiblir par le tabac ? Celui qui a trouvé tant de secrets de la nature, soumis ou vaincu tous les animaux, dérobé le feu du ciel; qui imite et conduit le tonnerre; qui a découvert et appliqué la puissance de la vapeur et de l'électricité; qui parcourt en chemin de fer cent kilomètres en une heure; qui a trouvé un moyen aussi rapide que l'éclair pour communiquer sa pensée d'une extrêmité du globe à l'autre; qui a imaginé la boussole et traverse l'Océan presque aussi vite que l'air, dans des citadelles flottantes rivales de la foudre; qui a créé l'art de gouverner les nations, qui plonge au fond de la mer et s'élève dans les nuages; qui

remplit chaque jour le monde de ses chefs-d'œuvre; qui a imaginé l'agriculture, le commerce, l'architecture, la métallurgie, la mécanique, la musique, l'éloquence, la transformation des métaux, la géographie, l'art dramatique, la littérature, l'imprimerie, l'histoire naturelle, les mathématiques, l'art de guérir, l'art de faire mouvoir et combattre des armées, l'art d'amputer et de fouiller dans un corps humain sans le tuer; qui perce les montagnes et aussi des tunnels sous les fleuves, pénètre si profondément et si audacieusement dans les entrailles de la terre; qui se construit des villes et des monuments merveilleux, crée des fleuves artificiels; qui a découvert le mouvement des corps célestes; qui a pour compagne le plus parfait de tous les êtres; qui possède une religion pour élever son âme jusqu'à Dieu: quoi! ce souverain qui a tant de grandeur de caractère, tant d'empire sur lui-même lorsqu'il le veut, qui a tant de puissance et tant de génie, l'homme, que le Créateur a fait à son image, serait invinciblement et indéfiniment forcé, pour se *désennuyer* ou pour se procurer un *plaisir funeste*, serait forcé de fumer, de mâcher ou de renifler une plante qui l'empoisonne? —Je ne puis le croire.

— Non! celui que je viens de décrire ne persistera pas dans cette aberration, et le dix-neuvième siècle, déjà si éclatant par les règnes de deux Napoléons et tant

d'autres gloires, ne laissera pas ce triste héritage à ses enfants [1].

[1] Voir, pour la question du tabac, Orfila, Raspail, et tous les chimistes capables qui s'en sont occupés. Un des hommes les plus spirituels de France, M. Toussenel (l'auteur de l'Esprit des Bêtes), l'a traitée d'une manière aussi sensée et aussi originale que curieuse. L'époque n'est peut-être pas éloignée où la vente du tabac sera prohibée comme celle des autres poisons.

CHAPITRE II.

Considérations sur la passion du jeu, l'abus des liqueurs fortes et sur l'agiotage.

J'ai déjà parlé des vices du jeu et de l'ivrognerie, revenons-y succinctement, mais énergiquement. Je me hâte de dire que je pense que les joueurs et les ivrognes sont deux races indestructibles, mais dont on peut cependant considérablement diminuer le nombre ; seulement il faudrait agir avec vigueur pour les restreindre.

Les joueurs sont bien dangereux, car leur vice est aussi attrayant que funeste, et sur cinquante, pris au hasard, il n'y en a pas un foncièrement honnête homme, quel que soit leur rang ; j'en admets un sur cent, mais je crois que je m'avance beaucoup.

Les ivrognes ne sont pas moins redoutables, à cause de la facilité avec laquelle ils entraînent la jeunesse dans la débauche. Aussi indisciplinables qu'incapables, ils sont, surtout, la honte et la peste de certaines armées, où

on les rencontre bien plus qu'ailleurs. Dans l'ivresse ils sont toujours prêts à insulter ou à tuer leurs chefs, ou n'importe qui. Dans les émeutes et sur le champ de bataille, ne comptez pas sur eux, car la fidélité chez eux n'existe pas plus que le vrai courage et la délicatesse ; les mauvais lieux et les conseils de guerre, les tribunaux correctionnels, les cours d'assises, voilà les terrains de leurs luttes : on est toujours sûr de les y rencontrer. Oui, en général, les joueurs et les ivrognes sont des êtres gangrenés, ils ont de la boue à la place du cœur. Ce sont deux des plus grands fléaux de la société. S'ils sont pauvres, ils vont peupler les maisons de refuge, les hôpitaux, les prisons et les bagnes ; s'ils sont riches ou dans l'aisance, ils dissipent leur bien, celui de leur femme et de leurs enfants, dans les orgies, à la Bourse, dans les tripots et partout, en propageant tous les vices ; par eux, des milliers de familles sont journellement plongées dans la misère, la honte et le désespoir ; ils sont l'avant-garde des autres garnements et des coquins de grand chemin, qui forment leur corps de bataille ; on les rencontre partout. Ne leur confiez donc jamais un secret, un emploi, ni de l'or, et encore moins votre femme, votre sœur ou vos enfants ; car ils sont toujours prêts à commettre toute espèce de bassesses et de crimes. Quant à ceux qui sont mariés, lorsqu'ils rentrent chez eux dans

un état d'ivresse, ou après avoir perdu au jeu, ils maltraitent, soit en paroles ou autrement, leur femme, leurs enfants et leurs vieux parents, et parfois, le lendemain, ils vendent les derniers débris de leur mobilier, pour retourner jouer ou s'enivrer. J'en parle sciemment: il y a vingt ans que je les étudie dans la société, dans l'armée, dans les classes ouvrières et dans les tribunaux; j'en ai vu par milliers, et n'en ai pas rencontré dix foncièrement honnêtes. Souvent la seule différence qu'il y a entre le joueur et l'ivrogne, c'est que l'un est plus scélérat, et l'autre plus crapuleux.

On est beaucoup trop tolérant pour ces deux fractions de l'écume de la société; fractions les plus impitoyables, et qui, comme je viens de le dire, ne respectent absolument rien. L'indulgence entretient ou augmente leur nombre, comme l'air entretient ou augmente un incendie.

RÉCAPITULATION :

Le JEU dessèche le cœur, mène au *désordre*, à l'*improbité*, à la *misère* et au *crime*.

L'IVROGNERIE conduit à tous les autres vices, détruit la santé et met l'homme au-dessous de la brute.

Je vais proposer des moyens, bien simples aussi, pour réduire les hideuses cohortes des joueurs et des ivrognes ; voici ces moyens :

1° Les mépriser et les repousser de la société, beaucoup plus qu'on ne le fait ;

2° Au moyen d'une disposition pénale nouvelle, leur faire donner, par écrit ou de vive voix, des avertissements et des réprimandes par les tribunaux, avec affichage dans leur commune et dans le lieu de leur domicile ; leur infliger de 3 à 50 fr. d'amende, de deux jours à un mois de prison, toutes les fois qu'ils seront pris ivres ou agiotant, ou dans les tripots, et, en cas de persévérance, les priver de leurs droits civils pendant trois ou six mois, un ou deux ans, et même plus.

Le premier de ces moyens est à la disposition de tout le monde ; le second dépend du gouvernement, qui sera certainement acclamé s'il le fait mettre à exécution.

Qu'on les emploie, ces moyens, et je réponds d'un grand changement favorable, dès la première année.

L'agioteur est sorti du même moule infernal que le joueur ; mais il est encore plus redoutable pour la société, attendu qu'il la fait marcher vers l'immoralité et la ruine avec plus de rapidité. Si ce qui se passe aujourd'hui continue, bientôt ceux qui s'en occupent abandonneront totalement l'agriculture, le commerce et les arts,

pour se jeter dans la spéculation blâmable, qui fait des progrès effrayants.

Les agioteurs sont les assassins d'une infinité de capitalistes ignorants, étourdis ou bénévoles, ainsi que d'une foule de petits propriétaires ambitieux et des minces rentiers gobe-mouches qui vont se faire égorger comme des agneaux dans l'antre de la spéculation.

L'agioteur, comme son frère le joueur, dépouille son voisin, son *ami*, la veuve et l'orphelin, toutes les fois qu'il en trouve l'occasion, et le vol est tellement un besoin chez lui, qu'il ruinerait sa famille s'il ne pouvait en ruiner d'autres. Il joue à coup sûr, attendu qu'il est toujours bien renseigné, ainsi que ses acolytes, pour faire monter ou baisser les fonds. Parfois, on le soupçonne, on se défie de lui; mais sa ruse déroute toute la prudence imaginable.

L'association des agioteurs, c'est le vol organisé sur une grande échelle, c'est l'ennemi le plus formidable qui ait jamais attaqué la société, car il tue en restant invisible ou à peu près. On peut avoir des doutes sur un individu qui agiote, mais le convaincre de fraude est extrêmement difficile : les agents des agioteurs, en achetant ou en vendant, selon le mot donné, *sèment* quelque chose dans l'air, et le tour est fait, ils disparaissent.

Enfin, une chose certaine, c'est que si l'on n'y prend

pas garde, la fortune publique finirait par passer dans les mains de ces coquins-là ; les fortunes considérables, si subites et si scandaleuses qui ont lieu depuis quelque temps, prouvent ce que j'avance.

J'ai recherché aussi d'où pouvaient être sortis tous ces flibustiers, tous ces corsaires que l'on rencontre (sans les connaître) en si grand nombre dans les temples ou plutôt dans les cavernes de la spéculation, et je l'ai trouvé, on va le voir. Aujourd'hui, par suite des vicissitudes humaines, beaucoup de carrières lucratives sont fermées ; les écumeurs de mer étaient sans emploi, attendu que leur profession est *décriée;* la traite des nègres est devenue antipathique à presque tous les peuples ; de plus, on est devenu d'une sévérité si révoltante pour les banqueroutiers, les faux-monnayeurs, etc. ; la police, dans les villes et sur les routes, se fait avec une activité et une fermeté si désespérantes, que toutes les capacités qui avaient une vocation décidée pour le vol à main armée se sont décidées à entrer dans les *affaires,* où elles trouvent bien plus de profit, sans presque courir de danger.

Le gouvernement, avec son habileté et son énergie, guérira sans doute le mal, mais il lui faudra du temps.

Un singulier hasard m'a fait, un jour, entendre ceci : « Ho ! que vous êtes bête, avec vos idées, vos expressions d'honneur, de déshonneur, de probité ! toutes ces

choses-là ne sont que des mots ! Il faut, quand on veut réussir, aller droit au but, sans regarder en arrière ; sans cela, on tombe à plat, mon cher ! » J'étais dans une pièce voisine de celle où se disait ce que je viens de rapporter ; l'arrivée de quelqu'un vint déranger la conférence ; c'était un *matador* de la spéculation qui initiait un débutant dans la carrière des affaires modernes ; voilà où en est une certaine classe de la société aujourd'hui. Que les honnêtes gens se tiennent donc sur leur garde, et qu'ils conservent leur honorable profession au lieu de se jeter dans des chances qui conduisent souvent à la ruine et presque toujours au déshonneur.

Quelque chose, le bon sens public qui progresse sous beaucoup de rapports, nous dit que dans peu il y aura bien des conversions aussi étonnantes que profitables, bien des douleurs et bien des larmes de moins dans la grande famille humaine ; je me hâte donc de répéter que lorsqu'on prend la sage résolution d'abandonner une mauvaise habitude, il faut toujours le faire avec énergie, prudence et progressivement ; il n'y a que le joueur qui puisse abandonner tout à coup et sans danger, par une noble résolution, le vice qui le conduisait à sa ruine et au déshonneur.

Mais, dira-t-on peut-être, comment combler, chez les hommes rentrés dans la voie de la raison, comment combler le vide laissé par l'abandon des vices ou des mauvaises habitudes ? Je vais le dire.

Ils s'occuperont d'abord de leurs devoirs religieux ; ils trouveront dans leurs pasteurs des guides bienveillants ; ils se hâteront aussi de reconquérir l'affection et l'estime de leur famille ; ils s'attacheront à perfectionner leur intelligence en travaillant à leur instruction : le savoir élève l'âme, il conduit au bien-être ou à la for-

tune, et c'est un bien que l'adversité ne peut nous ôter. Ils chercheront à se faire des amis solides, s'occuperont de travaux manuels ; ils feront chaque jour des lectures agréables et instructives, après lesquelles ils réfléchiront beaucoup, en se posant des questions qu'ils tâcheront de résoudre. Si l'oisiveté est la mère de tous les vices, le travail ennoblit et il éloigne de nous quatre grands maux : l'état de maladie, l'ennui, le vice et le besoin. Ils éviteront avec soin tout ce qui pourrait les faire retomber dans leurs anciennes fautes ; ils fuieront les mauvaises sociétés, plus dangereuses que la peste ; ils rechercheront avec ardeur toutes les occasions de faire du bien à leurs semblables, mais surtout aux malheureux : c'est le moyen le plus sûr de plaire à Dieu, de mériter l'estime et l'affection des hommes. Enfin ils chercheront à créer quelque chose qui soit utile, car nous sommes sur cette terre pour créer, perfectionner et faire du bien.

Ces anciens pécheurs, en mettant ces simples conseils en pratique, au lieu de tomber dans le vide ou le vice, trouveront la santé, la considération, l'aisance ou la fortune et le bonheur.

CHAPITRE III.

Créations nécessaires. — Travaux de Napoléon III. — Situation de la France et de son chef. — Conclusion.

Les malfaiteurs sont en grande minorité ici-bas; donc bien des maux ne persistent que par l'indifférence, par la mollesse de la majorité de la société, qui en est victime. Que chaque individu honnête prête davantage son appui à l'autorité ; que l'apathie se change en action favorable, chacun de nous agissant tout simplement dans sa sphère, et la plus grande partie du mal cessera. Sous bien des rapports chacun tient son sort dans ses mains, il en est de même des nations. Lorsqu'un peuple est arrivé à un haut degré de splendeur, c'est alors qu'il a le plus d'efforts à faire pour s'élever encore ou même simplement pour se maintenir à son degré d'élévation ; c'est donc alors aussi que les réformes deviennent pour lui plus nécessaires que jamais. Il est facile à tout gouvernement de protéger les inventions et les découvertes qui viennent à sa connaissance ; il est loin d'en être de

même pour exécuter des réformes portant sur des choses absurdes et funestes. C'est pour cela qu'on se demande toujours, pour savoir si un gouvernement a été complétement grand, quelles sont les réformes qu'il a exécutées. Certaines gloires s'envolent ; celle des grandes ou des bonnes réformes, jamais ! On juge de l'habileté, de l'énergie et de la solidité d'un État par les abus qu'il fait disparaître. Beaucoup de nations éteintes existeraient encore, si elles avaient plus songé à l'avenir ! Où sont donc ces empires fameux de l'antiquité, ces peuples sublimes auxquels nous devons une grande partie de ce que nous sommes...? — C'est pour avoir négligé les réformes, qu'ils sont au dernier rang ou dans la poussière.

Pour décharger les gouvernements capables et consciencieux, disons que souvent ils ont tant à faire, que par fois leur fardeau est si lourd, que des choses même très-importantes leur échappent ou qu'ils ne peuvent s'en occuper faute de temps. Dans notre intérêt personnel, dans l'intérêt du bien-être du pays et dans celui de sa gloire, chacun doit chercher à les aider; la chose est plus facile qu'on ne le pense généralement. Il existe, dans quelques pays, des Sociétés pour la destruction des abus. Cet exemple ne saurait être trop suivi, puisque c'est un excellent moyen pour faire passer dans les imaginations l'aversion que l'on doit éprouver pour tout ce

qui est contraire à la raison, sans laquelle il n'y a point de vrai bonheur.

Nous avons en France les Sociétés d'acclimatation, d'encouragement, des gens de lettres, de secours mutuels, etc., etc., toutes admirables; mais, chose étonnante! nous n'en avons point pour la destruction des abus, excepté la *Protectrice des animaux*. Je crois cependant que si nous en avions pour détruire les erreurs, elles seraient éminemment utiles, puisque les lois sont souvent muettes ou impuissantes pour les réprimer. En marchant comme nous le faisons pour certaines choses, nous réformerons en vingt ans ce que nous pourrions réformer en deux. Disons-le, la France imagine beaucoup de bonnes choses, mais, franchement, elle est souvent trop lente à réformer les mauvaises. La cause de cette contradiction est dans le caractère tolérant de la nation, qui devient un grand défaut lorsqu'il est porté trop loin.

Beaucoup de personnes appellent de tous leurs vœux la formation d'associations de la nature de celles dont je viens de parler. Puissent les hommes en position, vraiment amis de l'humanité, et, en particulier, de leur pays, prendre courageusement l'initiative d'une telle entreprise; qu'ils soient bien convaincus que l'approbation générale et la reconnaissance ne leur feront pas défaut.

La création d'une telle institution ne pourrait qu'augmenter la sécurité et l'harmonie, en concourant puissamment à la destruction de l'immoralité et de la misère.

On a bien crié, souvent à tort et parfois à bon droit, contre notre vieil état social, que des novateurs disent pitoyable. Ces novateurs ont proposé de magnifiques utopies pour le remplacer, mais ces météores se sont bientôt éteints devant le flambeau de la raison. D'autres novateurs encore, mais raisonnables, ont également échoué parce que leurs systèmes rencontraient trop d'obstacles. Ce n'a pas été pour nous un motif de rester dans l'immobilité ; nous avons progressé depuis quelques années. Toujours, lorsque des nations sont mal gouvernées, elles donnent bientôt le signal des révolutions ; mais le contraire et le progrès arrivent aussi toujours lorsqu'elles sont bien conduites.

On le voit, on peut arriver encore à de grandes améliorations par des moyens à la portée de tous ; mettons-les en action. N'oublions pas que l'indolence, comme l'ignorance, crée ou augmente tous les maux, et que le maintien d'une seule erreur peut bouleverser le monde. L'expérience est derrière nous et avec nous, le bien est en avant, marchons. Prouvons de plus en plus que notre société ne mérite pas tous les reproches qui lui ont été adressés et qu'on lui adresse encore journellement.

Bien des propositions que je viens d'émettre, dans tout ce qui précède, paraîtront irréalisables à beaucoup de personnes ; et cependant elles sont vingt fois plus faciles à exécuter que l'application de la vapeur à la navigation et aux chemins de fer, chose que nous avons trouvée après en avoir nié la possibilité. Le bien n'est-il pas toujours réalisable, comme il est toujours possible d'être juste ?

Voici une assertion qui ne saurait faire l'objet d'un doute : Le peuple qui le premier prendra les meilleures mesures pour arriver à l'extinction du paupérisme, pour empêcher les femmes de s'affaiblir, de se tuer comme elles le font aujourd'hui, et qui adoptera les moyens les plus solides pour faire cesser promptement l'usage du tabac, pour réduire autant que possible le vice de l'ivrognerie, celui du jeu, la fureur de l'agiotage, toutes choses qui portent une atteinte fatale à la santé publique et entretiennent la corruption, sera incontestablement *le plus sage de notre époque,* et les avantages qui résulteront de sa sagesse seront immenses pour lui. Est-ce que les cinq plus grandes découvertes des temps modernes nous

font autant de bien que les cinq fléaux que je combats nous font de mal? — Non, mille fois non!

Ce titre de peuple le plus sage de notre époque, dont nous venons de parler, sera-t-il disputé, sera-t-il décerné? — Ici, examinons encore : en voyant certains progrès, après avoir vu récemment l'Europe dans la guerre même, et ensuite dans les Conférences pour la paix, montrer un esprit de modération jusqu'alors inconnu; après avoir recherché quel est l'esprit de toutes les classes; en voyant la jeunesse se porter partout vers l'instruction avec une noble ardeur, on peut se prononcer sans hésiter pour l'affirmative. Tout porte à croire que nous allons opérer les réformes les plus salutaires, c'est-à-dire que nous allons finir par où nous aurions dû, depuis longtemps, commencer. Enfin, en fait de bien, « mieux vaut tard que jamais. » Mais ce grand perfectionnement ne sera rapide qu'en raison de l'empressement que la tête de la société mettra pour arriver à son exécution, les bons exemples et les grandes impulsions devant toujours venir d'en haut. L'allure sera-t-elle vive en France? — Oui, puisque l'homme de haute intelligence qui la gouverne prescrit le mouvement. Ce prince, qui est entré résolûment dans la voie du progrès; qui a chassé la routine et la stagnation; qui choisit des hommes énergiques et capables pour le seconder; qui a fait

reprendre à sa patrie le rang qu'elle aurait toujours dû occuper; qui malgré les embarras inouïs d'une grande guerre lointaine et presque fabuleuse, a su maintenir le calme et la vie dans un vaste territoire de 36 millions d'habitants les plus remuants de la terre; qui, en même temps et en un clin d'œil, a transformé les lieux les plus tristes et les plus misérables d'une immense capitale en quartiers somptueux; terminé, restauré et embelli des monuments prodigieux et séculaires dont plusieurs tombaient en ruines et d'autres paraissaient devoir rester éternellement inachevés; qui a su vaincre et faire une paix glorieuse sans chercher à humilier l'ennemi; qui fait tout avec l'honnêteté, la modestie, la sagesse et la simplicité qui rehaussent la supériorité; qui, dans une conflagration terrible a su deviner, apprécier un sage ennemi et lui tendre si à propos et si loyalement la main pour rétablir l'harmonie; qui sait inspirer aux nations voisines ou éloignées une estime, une confiance exceptionnelles et presque uniques dans les annales du monde; qui nous a donné pour amis ou alliés de grands empires et d'autres États moins puissants mais grands par l'intelligence, la valeur et de glorieux souvenirs; enfin, celui dont le cœur, l'énergie et le génie ont répondu à tant de suspicion, à tant de violentes attaques, par des bienfaits, des chefs-d'œuvre et par la gloire; qui par une union

deux fois parfaite, et en nous donnant un fils a doublé notre bonheur ; qui travaille à l'extinction du paupérisme ; celui dont le nom ou la présence électrise les populations et l'armée ; à qui un grand peuple donne des milliards lorsqu'il demande des millions ; ce monarque, dis-je, qui s'est déjà entouré d'une auréole si éclatante, ne laissera pas son œuvre inachevé ; sa persévérance et les résultats qui en seront la suite lui mériteront le plus beau titre que puisse ambitionner un mortel : « après avoir préservé le présent de l'abîme, il sera le sauveur de l'avenir. » Suivons donc, secondons et imitons un tel chef : *Marchons.*

CORRESPONDANCE.

J'avais, dans l'intérêt public, adressé au Rédacteur en chef du *Siècle* la lettre qu'on va lire. J'ai prié six fois ce rédacteur de vouloir bien la publier, il n'en a rien fait ; on jugera si j'ai eu tort d'insister, ou s'il a eu raison de ne pas insérer ma lettre, après lui avoir fait deux visites et n'avoir point éprouvé de refus.

I

Paris, le 23 décembre 1856.

Monsieur le Rédacteur en chef,

Je n'ai lu qu'aujourd'hui, dans votre journal du 21 (dimanche dernier), un article extrait du *Morning-Post*, dans lequel il est dit qu'une femme âgée de cent dix ans vient de mourir en Angleterre. Elle était tombée dans

un triste état, dit l'auteur de la notice, mais elle ne souffrait point, et avait conservé jusqu'au dernier moment la plénitude de ses facultés, fumant toujours la pipe dont elle faisait usage depuis cent ans. Ceci, dit encore la notice, peut être utile à ceux qui prétendent que le tabac est un poison lent.

Sans aucun doute, Monsieur le Rédacteur, qu'après la lecture de cet article, dont je ne rapporte ici qu'un extrait, des milliers de personnes irréfléchies et qui ignorent les propriétés malfaisantes du tabac vont se précipiter avec plus de fureur que jamais sur ce produit : il faut les éclairer.

Cet article du *Morning-Post*, Monsieur, est-il simplement d'un auteur bénévole et peu familiarisé avec la question du tabac, ou d'un marchand de ce produit, fort adroit, désirant avoir un plus grand débit de sa marchandise ? — Je l'ignore, et sans doute vous êtes dans ma position ; mais à coup sûr il est dans un de ces deux cas.

On commence cependant à s'élever avec énergie en Angleterre contre l'usage de cette plante pernicieuse, et une Société, composée de gens aussi dévoués qu'éclairés, vient de se former pour travailler à l'abolition de son usage ; mais elle a ses nombreux et fervents partisans dans ce pays, pourtant si avancé, comme dans tous les autres.

L'absence de notions chez la majorité du public sur les propriétés du tabac, l'engouement déplorable de notre époque pour ce fléau; des chansons populaires qui déclarent que ce toxique est un stimulant bien supérieur et bien plus agréable que le nectar des anciens dieux de la Grèce, tout cela peut causer, et cause en effet, un grand tort à la société.

Depuis l'apparition du tabac en Europe, tous les médecins, tous les chimistes capables, et toutes les personnes sensées et un peu observatrices ont blâmé son usage, en le jugeant contraire à la santé, à la propreté, et parce qu'il occasionne une dépense qui pourrait être bien employée autrement. D'autre part, une femme qui a fumé pendant cent ans n'est pas le moins du monde une preuve de l'innocuité du tabac, attendu qu'il y a des tempéraments tout à fait exceptionnels qui s'habituent à certains poisons; en second lieu la défunte fumait peut-être très-modérément (chose fort rare chez les fumeurs). Cependant cette femme était *dans un triste état*, c'est l'auteur de la notice qui le dit. Eh bien! qui nous dit que si elle n'avait pas fumé elle n'eût pas vécu vingt ans de plus, et sans infirmités?

Des observations faites sur des milliers de fumeurs, priseurs ou chiqueurs, vivants ou inanimés, ont prouvé que le tabac affecte les sens du goût, de l'odorat, le cer-

veau, le larynx, les poumons, l'appareil digestif; qu'il affaiblit le corps, rend l'haleine infecte, gâte les dents, produit l'indolence, etc., etc. J'ai déjà dit qu'il rend malpropre, assertion qui ne manque pas de preuves. On pourrait ajouter à tout cela que bien des individus ne deviennent ivrognes que par suite de l'usage du tabac, et qu'il en est bèaucoup qui, dans une position peu aisée, dissipent en fumant et en buvant au cabaret ou à l'estaminet, le pain de leur femme et de leurs enfants.

Il a fallu un temps très-long et des efforts inouïs pour introduire l'usage de la pomme de terre, mais il n'a pas été difficile d'introduire l'usage du tabac qui est un poison; et pourtant la très-petite quantité qu'il en faut avaler pour qu'il occasionne des vertiges violents, le trouble de la vue, l'ivresse, des coliques atroces, de terribles vomissements, des convulsions ou même la mort, prouve suffisamment ce qu'il est. Certainement le jour où l'on fera un usage plus étendu de la raison, l'usage du tabac cessera.

Veuillez agréer, etc.,

Charles Dubois, *ex-fumeur*.

II

A M. le capitaine Charles Dubois.

Monsieur, je suis du nombre de ceux qui ont lu votre ouvrage (encore en manuscrit) sur les questions du corset, du tabac, etc., et je désire traduire par des faits le vif plaisir que cette lecture m'a fait éprouver. Il était impossible de faire un livre plus utile à la santé, plus moral et qui arrivât plus à propos. Vos tableaux sont saisissants : avec autant d'habileté, de vérité que de simplicité, vous nous montrez un abîme, et grâce à ceux qui vous ressemblent on n'ira pas s'y précipiter. Je prédis à votre livre un grand succès. Cependant, dans la crise actuelle, qui, Dieu merci, va bientôt finir, ceux qui ont tant besoin de lire pour s'instruire, c'est-à-dire les ouvriers et les gens de la campagne, pourront difficilement se le procurer, malgré la modicité de son prix. Il serait donc, je crois, utile de mettre votre ouvrage en souscription, afin que les classes riches ou aisées pussent le répandre largement, car il ne sera jamais possible de faire plus de bien avec moins de dépense.

Dans le cas ou vous mettriez mon conseil à exécution, je vous prie de vouloir bien me porter sur la liste pour cent exemplaires, si, comme on le dit, vous les mettez à un franc.

Veuillez agréer, Monsieur, l'expression de mes sentiments les plus distingués,

Comte de Bourcet.

Paris, le 20 novembre 1856.

III

A M. le capitaine Charles Dubois.

Monsieur, j'ai assisté avec ma famille, chez M. le comte de Bourcet, à la lecture de votre manuscrit intitulé : *Considérations sur cinq fléaux*, etc., qui va être imprimé. Cette seule lecture a suffi pour corriger mes enfants, et de plus un neveu et une nièce, des pitoyables manies de l'abus du corset et du cigare. Vous avez fait de votre livre une chose indispensable pour les familles, les colléges, les pensionnats, etc. Vous avez satisfait à un grand besoin de notre époque.

M. le comte de Bourcet a dû vous conseiller, ou vous conseillera de mettre votre livre en souscription. Si vous suivez son idée, qui me paraît fort bonne, veuillez m'inscrire sur la liste pour cinquante exemplaires, et me croire votre bien obligé et bien dévoué,

d'Arcourt.

Paris, le 22 novembre 1856.

IV

Paris, le 3 février 1857.

Monsieur, je viens de lire votre manuscrit qui m'a été prêté un moment. Vous êtes bien le plus courageux moraliste, le plus audacieux réformateur qui ait jamais paru sous la voûte du ciel! Je vous engage sérieusement, quand votre ouvrage sera publié, à ne plus sortir qu'armé jusqu'aux dents, n'importe dans quel pays vous irez. Je vous admire, mais je vous plains! Vous ne feriez pas mal de vous faire assurer, pour vos enfants, si vous en avez. Envoyez-moi, s'il vous plaît, vingt-cinq exemplaires, et si je ne suis pas mis à mort pour les avoir distribués, j'y reviendrai, si vous existez encore.

Veuillez croire, Monsieur, à toutes mes appréhensions pour vous,

LEROY.

V

Paris, 5 février 1857.

Monsieur,

Nous ne manquons pas, Dieu merci! de critiques qui sortent de la bonne souche, mais il nous manquait un genre nouveau : Un *zouave de la critique*, le voilà trouvé! Ah! comme vous sabrez la sottise! Combien je suis doublement heureux d'avoir planté là, il y a dix ans, l'eau-de-vie et la pipe qui, par les singulières jouissances qu'elles

me procuraient, m'ont mis plus d'une fois au lit! Vous me vengez bien des nigauds et des crânes, partisans féroces de ces saloperies, qui ne trouvaient pas assez de sarcasmes pour se moquer de mon abandon! Combien je me suis fait de petits ennemis à la caserne et ailleurs! Que je suis heureux de les voir bafouer d'une manière si vraie, si spirituelle et si énergique! Je ne sortirai plus sans avoir votre livre dans ma poche, afin de le glisser partout.

Je ne suis pas superstitieux, mais, parole d'honneur, je vais vous brûler un cierge!

Puisqu'on dit que vous mettez votre ouvrage en souscription, soyez assez bon pour m'en envoyer quarante exemplaires le plus tôt possible. Croyez que je ferai tout ce qui dépendra de moi pour épuiser toutes vos éditions.

Recevez les expressions, etc.,

DE BELLARD.

VI

Monsieur, j'habite momentanément Paris et me suis trouvé hier dans une soirée où l'on a lu votre manuscrit sur le corset, l'usage du tabac, etc. J'ai vingt-six ans, et depuis l'âge de dix-huit je fume comme trois suisses. Je suis laid et maigre comme un coucou, et j'ajoute à ces charmes celui d'être sale comme un fumeur féroce;

toutes choses qui me rendent peu séduisant et ne me font guère rechercher, je m'en suis déjà aperçu, malgré ma position de fortune. Je suis le seul qui fume dans ma famille, et, pour cette raison, j'en suis la bête noire. Mais, chose bizarre, tous mes parents adultes prisent sans exception. Ce que j'ai entendu hier, de vous, Monsieur, sur le tabac, m'a fait faire de sérieuses réflexions, et je vais mettre en pratique les moyens si simples que vous indiquez, pour en finir avec cette sotte habitude.

L'impression que j'ai reçue de la lecture en question n'a pas été la même sur un de mes oncles, qui est, comme priseur, ce que je suis comme fumeur. En sortant, comme je lui parlais de l'intention où j'étais de ne plus fumer, il me dit : « Il paraît, d'après ce que j'ai entendu, « que c'est un capitaine des zouaves que ton monsieur « Charles Dubois ; eh bien ! il n'en est pas moins un....., « attendu qu'il dit des sottises et des choses mortifian- « tes aux gens ; je te prie de ne plus m'en parler ! Mal- « gré mes soixante-dix-neuf ans, si jamais je le rencontre, « je lui dirai son fait ! »

C'est la première fois que j'ai vu mon oncle de si mauvaise humeur. Malgré cela, et au risque de me brouiller pendant quelque temps avec lui, je veux faire cadeau de votre livre à chaque membre de ma famille et à toutes les personnes de ma connaissance, qui fument ou pri-

sent. Veuillez donc, Monsieur, être assez bon pour m'envoyer, sitôt que votre ouvrage sera imprimé, soixante exemplaires, en les faisant apporter chez moi, avant onze heures du matin.

Croyez, Monsieur, etc.

LEGRAND.

Ce 4 février 1857.

VII

Paris, le 7 février 1857.

Monsieur,

Je suis un de ceux ayant assisté à la lecture de votre manuscrit et qui attendent avec une bien vive impatience qu'il soit imprimé. Comme vous, Monsieur, je me suis occupé d'hygiène, de tabac, et mon aversion, basée sur des faits, est au moins égale à la vôtre pour cette infernale plante qui fait tant de mal à l'espèce humaine, en la faisant marcher irrésistiblement vers une décadence prochaine, d'autres causes aidant, comme vous le dites. Oui, il est incontestable que nous sommes devenus grossiers, laids, beaucoup plus égoïstes, faibles et sales, depuis l'usage du tabac; et soutenir le contraire serait tout aussi absurde que de nier la lumière en plein midi quand le soleil nous éclaire.

Il est bien difficile, Monsieur, de corriger les hommes, car plus une chose qui les perd est absurde, plus ils s'y cramponnent avec acharnement, et l'on se trouve très-souvent fort mal d'avoir voulu les guérir de leur folie : attendez-vous donc à des attaques violentes, vous que l'on devrait porter en triomphe.

Quant à moi, j'ai pris mon parti, je ne fais plus ni morale ni opposition en rien ni pour rien, m'en étant fort mal trouvé : que les vauriens, les imbéciles et les fous s'arrangent.

J'avais cependant comme un petit besoin de me venger, et votre livre futur m'en a donné l'heureuse idée, voici mon projet : je l'enverrai à tous ceux desquels j'ai eu plus particulièremeut à me plaindre, et qui, presque tous, ont un ou deux des vices ou des travers que vous combattez ; mon envoi sera mon trait de Parthe, car je ne les verrai probablement plus, attendu que je tiens infiniment à ne pas me faire lapider. Et cependant je voudrais bien les entendre lorsqu'ils liront certains chapitres ! Que je voudrais bien voir leur figure dans ce moment-là ! Quel joli sujet de scène pour un *vaudeville !* Certainement j'achèterais la pièce, et j'irais la voir tous les jours si on en faisait une là-dessus. En attendant, pour moi, votre livre sera un événement par son à-propos et pour d'autres raisons ; et je me plais à vous faire

connaître ce que l'on disait hier, après sa lecture, que votre ouvrage, dans son genre, est une des choses les plus remarquables de notre époque, à cause de son utilité pour la jeunesse.

Veuillez m'inscrire pour trente exemplaires, et me croire, Monsieur, etc.,

LACOUR.

VIII

A M. de G...

Vous m'avez fait l'honneur de me dire, Monsieur, que « je vous fais l'effet d'un homme qui chercherait à « abattre les Alpes à coups de plume. » La comparaison est pittoresque, énergique; mais est-elle juste? Examinons. Avant d'écrire sur des matières sérieuses, il faut réfléchir profondément : c'est ce que je crois avoir fait. Ordinairement on perd son temps en parlant morale à un criminel endurci. Mais il n'en est pas de même lorsqu'on parle raison à son fils qui n'a pas encore trempé dans les méfaits. Or, je sais parfaitement que je guérirai peu de personnes fortement gangrenées, on guérit peu cette maladie arrivée à ce degré, ainsi que de la folie.

Dans la mission que j'ai entreprise, j'ai surtout pensé à la génération qui nous suit, ma confiance en elle est absolue. Oui, dans vingt ans nous aurons, Dieu merci, une jeunesse plus solide que celle actuelle. Au risque de me répéter, voici sur quoi je base ma conviction : Ainsi que je l'ai déjà dit, nous sommes en progrès. Deuxièmement, en général, les femmes ont singulièrement à se plaindre de l'usage du tabac, de la passion du jeu et de l'ivrognerie. Attentive et pleine d'amour pour son fils, la mère, lorsqu'elle aura lu ma brochure, la lui donnera et lui parlera de mes conseils pour éviter que son enfant ne tombe dans le vice, le ridicule ou la nullité. Le père, après avoir lu aussi mon instruction, la donnera à sa fille, par sollicitude et pour qu'elle ne lui donne pas des petits-enfants scrofuleux, contrefaits ou idiots, qui pourraient la faire rougir et gémir, et lui aussi. La bonne sœur la donnera à son frère qui fume, prise, etc.; ailleurs, l'excellent frère la donnera à sa sœur qui se pince ou s'étouffe. En dehors des familles, toutes les personnes qui font usage du bon sens agiront comme les parents que je viens de citer. Indépendamment des sentiments affectueux, j'aurai encore pour auxiliaire la haine qui enverra furtivement mon livre ; j'allais oublier de dire que souvent aussi la spirituelle et innocente malice le donnera, ou fera comme la haine ; et

tout cela finira par entraîner les fractions qui ne sont pas encore à l'état putride.

Jusqu'à ces derniers temps, il a été de mode de faire peu usage du bon sens; pourquoi la mode ne viendrait-elle pas d'en faire une grande consommation, puisqu'il est si nécessaire dans tous les instants de la vie? L'intérêt étant le plus grand mobile de l'humanité, la mode d'avoir du bon sens aura bientôt une grande vogue, puisque l'on commence à le mettre le plus généralement en usage.

Oui, depuis longtemps nous faisions fausse route : le paupérisme, la prodigieuse quantité de terres incultes, le déboisement des montagnes, les inondations et les cinq fléaux que je combats ne le prouvent que trop; mais le progrès dans lequel nous sommes entrés depuis quelques années prouve aussi hautement que nous sommes enfin dans la bonne voie : rendons en grâces au ciel!

Je ne m'étendrai pas davantage sur ce point, Monsieur; on jugera si je veux *renverser les Alpes à coups de plume*, parce que je pense que Dieu nous a faits pour marcher vers la perfection et non vers la dégradation; parce que je crois que nous sommes en progrès; parce que j'ai la naïveté (il en est qui diront la présomption) de m'imaginer que les personnes sensées et les enfants croiront à mes raisonnements.

Je ne dirai plus qu'un mot. Lorsqu'une chose est très-difficile à exécuter, on a l'habitude de dire qu'elle est *impossible*, au lieu de chercher à vaincre les difficultés. Cette manière d'agir est on ne peut plus nuisible ; dans beaucoup de cas, elle fait marcher l'humanité à pas de tortue, tandis qu'elle devrait toujours avoir une marche un peu accélérée qui est bien plus dans sa nature et nécessaire à ses besoins. Il n'y a presque rien d'impossible à l'homme, et ce qu'il a déjà exécuté le dit de reste. Bien téméraire serait celui qui affirmerait que l'on ne se dirigera jamais dans les airs, puisque les oiseaux s'y dirigent; ou qui affirmerait que l'on n'abandonnera jamais l'usage du tabac, qui est malpropre, ridicule et pernicieux, puisque l'homme est doué de raison et que l'intérêt dirige ses actions.

J'aurais encore d'autres choses à dire, mais ma lettre est déjà trop longue.

Veuillez agréer, Monsieur, etc.

Charles Dubois.

Paris, le 2 mars 1857.

Nota. En conformité du conseil d'un grand nombre de personnes, il sera envoyé à domicile (franc de port) des exemplaires aux souscripteurs qui en feront la demande en s'adressant à l'au-

teur et en envoyant un mandat sur la poste. Les fonds pourront être perçus à domicile chez les personnes habitant Paris, au moment où les exemplaires leur seront apportés. Les *souscriptions* ne peuvent descendre au-dessous de cinq exemplaires. L'ouvrage n'a qu'un volume qui coûte 1 franc, par souscription, pour Paris, et 1 fr. 25 c. pour la province.

Pour les personnes qui ne s'y opposeront pas, il sera établi une liste des souscripteurs qui sera mise dans plusieurs journaux.

NOTES.

On ne lit pas, pour ainsi dire, les ouvrages qui traitent de l'hygiène; c'est un vrai malheur, puisqu'il résulte de là qu'on ignore généralement ce que l'on doit faire pour conserver la santé, bien sans lequel la vie n'est qu'un supplice.

Nos premiers médecins et d'autres savants, se tuent pour nous donner des livres précieux, et trop souvent leur noble dévouement et leur voix se perdent dans le désert. — Qui souffre de cette indifférence? — Tout le monde.

L'ouvrage sur l'Hygiène de M. le docteur Michel Lévy est un vrai monument. Il est d'un prix un peu élevé, mais on le trouve dans toutes les bonnes bibliothèques publiques; on devrait le trouver aussi dans tous les cabinets de lecture. Il en existe d'autres également très-bons.

Les personnes habitant Paris qui désireraient voir par leurs yeux tous les dangers auxquels on s'expose en commettant des imprudences, peuvent suivre le Cours (gratuit) d'Anatomie clastique du docteur Auzoux (place de l'École de Médecine), Cours qui commence tous les ans le troisième dimanche de janvier, à midi et demi.

QUELQUES NOTIONS D'HYGIÈNE.

Il faut toujours avoir un régime approprié à son tempérament et au climat où l'on vit.

Pour conserver sa santé, il faut d'abord respecter son corps ; quiconque manque à ce précepte, la perd infailliblement.

Choses qu'il faut éviter avec soin :

L'inaction ;

L'excès de travail, matériel ou intellectuel ;

L'abus du vin ou des liqueurs fortes ;

L'usage des poisons (surtout du tabac) ;

La privation de bains, ou l'habitude d'en prendre de trop chauds ;

L'habitude d'aller les épaules, les bras nus, ou de porter des vêtements trop légers en automne ou en hiver ;

Boire de l'eau trop froide quand on a très-chaud ;

Coucher dans un lit ou mettre des effets humides ;

La cessation brusque d'une habitude ;

Boire de mauvaise eau ou de la tisane mal faite ;

L'habitude de se nourrir exclusivement de charcuterie ;

Habiter un lieu malsain, trop petit ou mal éclairé ;

Passer subitement d'une grande chaleur à un grand froid, ou d'un grand froid à une grande chaleur ;

L'habitude de se faire saigner sans besoin ;

L'abus des médicaments ;

L'habitude de l'absinthe (boisson abrutissante) ;

La tristesse ;

L'habitude de prendre trop de café ;

Manger des mets gâtés ou de la viande faisandée (n'importe laquelle) ;

L'obstination à ne pas vouloir employer des remèdes inoffensifs devenus nécessaires ;

L'habitude de boire de l'eau-de-vie ou du vin le matin à jeun ;

Soulever ou porter des fardeaux trop pesants ;

Boire du vinaigre, prendre des drogues, ou faire diète, pour maigrir ;

La falsification, ou plutôt l'empoisonnement des denrées alimentaires (chose passée à l'état d'incurabilité attendu l'insignifiance des peines infligées aux empoisonneurs) ;

L'emploi de drogues de charlatans ;

La négligence dans les soins de propreté, sur soi ou dans sa demeure ;

La conservation d'animaux dans les maisons ;

L'abus que l'on fait de ses forces dans les exercices de corps ;

L'ennui (c'est souvent la maladie des sots, ou des gens qui ne savent pas s'occuper) ;

L'habitude de porter des chaussures légères, à semelles très-minces, en hiver ou par les temps de pluie ;

La fréquence de la colère ;

L'inconduite ;

Une fatigue désordonnée qu'on se donne dans les bals ou ailleurs ;

L'usage des chaufferettes (excepté à l'eau chaude); l'absorption d'un air vicié par la vapeur du charbon, de la braise, par des odeurs infectes, la poussière, soit dehors, soit dans les maisons, les salles de spectacle, les bals, les manufactures, les estaminets, etc.;

L'usage funeste d'effets qui compriment le cou, les pieds, etc.[1];

L'inobservation des conseils des médecins[2];

[1] Rappelons que les chaussures à hauts talons sont incommodes, très-nuisibles aux pieds et même souvent à la santé. On perd cent pour cent de sa valeur pour la marche quand on fait usage de ce détestable système qui, comme la chaussure trop juste, fait la fortune des pédicures et des charlatans. Dans la belle saison le soulier à talon peu élevé est ce qu'il y a de meilleur pour les personnes qui marchent beaucoup, attendu qu'il n'échauffe pas le pied comme la botte. N'oublions pas non plus que tous les efforts lâches sont plus frais en été et plus chauds en hiver.

[2] L'ignorance chez beaucoup de gens, l'irréflexion chez d'autres, font dire, parfois, que « les médecins n'entendent rien aux maladies. » C'est à peu près comme si l'on disait que les militaires n'entendent rien à la guerre. Dans l'état actuel de la société, quarante personnes sur cent doivent un état supportable, leur santé ou la vie aux conseils de la médecine ou aux médecins. Souvent on ne suit pas leurs prescriptions, le mal empire et on le met sur leur compte. L'étude de l'hygiène, si facile et la plus nécessaire à notre santé, est précisément celle que nous négligeons le plus : on ne trouve pas une personne sur mille qui l'étudie; de là viennent presque toutes les maladies qui nous assiégent.

GYMNASTIQUE.

Les jeunes gens des deux sexes qui font de la gymnastique, art indispensable pour entretenir une bonne santé, développer les forces, donner de l'agilité et de la grâce, art dans lequel on ne doit jamais employer que l'instruction et l'adresse, jamais beaucoup de force, ces jeunes gens, dis-je, ne doivent se serrer que très-modérément pendant le temps des exercices, et ne se desserrer à la fin qu'après quelques minutes de repos. C'est surtout pendant ces exercices, qui doivent toujours être bien modérés, qu'il est dangereux de se comprimer le corps. Il faut donc que les parents se défient du charlatanisme qui tue ou estropie les enfants ; je veux dire par là qu'il y a dans cet art, comme dans les autres, de bons et de mauvais professeurs. Il devrait y avoir dans toutes les familles qui ne peuvent envoyer leurs enfants au gymnase, un petit manuel (avec planches) et quelques instruments de gymnastique pour exercer ces enfants, conformément aux règles de l'art, pendant une heure par jour.

—o—

APHORISMES.

I

La santé et la sagesse sont les premiers de tous les biens.

II

Presque tous les mortels abrègent leur existence ou la rendent malheureuse par une mauvaise conduite ou des imprudences.

III

Lorsqu'on respire un air vicié, il y a infailliblement perte de la santé et même de la vie.

IV

Usons de tout ce qui est bon, mais n'abusons de rien.

V

La sagesse double nos forces.

VI

Souvent une seule imprudence coûte la santé ou la vie, et souvent aussi c'est l'ignorance qui conduit là.

VII

Sans la sagesse, point de santé. Sans la santé point de bonheur.

FIN.

PENSÉES DIVERSES.

La force et la beauté du corps ont une influence immense sur la vie de l'être humain. *Ch. Dubois.*

L'amour du bien, le génie, sont les choses qui nous rapprochent le plus de la Divinité. *Idem.*

Les bonnes actions ne déterminent ordinairement aucune amélioration dans la position matérielle d'un honnête homme, mais elles laissent dans sa conscience un sentiment de satisfaction, et c'est un grand point : il sent instinctivement qu'il s'est rapproché de Dieu. *Idem.*

Les mauvaises actions portent une atteinte grave à l'existence, car elles ont pour effet de nous ôter immédiatement, pour longtemps ou pour toujours, l'estime de nous-même. *Idem.*

Soulager l'infortune aux dépens de son bien-être, de sa réputation ; rendre le bien pour le mal ; exposer sa vie pour secourir ses semblables ; courir à une mort certaine pour défendre son pays, telles sont les actions les plus sublimes. *Idem.*

Ne laissez pas croître l'herbe sur le chemin de l'amitié.

Mme Geoffrin.

L'amitié est une âme qui habite deux corps; un cœur qui habite deux âmes. *Aristote.*

L'amour-propre est un ballon gonflé de vent, dont il sort des tempêtes quand on y fait une piqûre. *Voltaire.*

L'attention est le burin de la mémoire. *De Lévis.*

Quand tu feras l'aumône, que ta main gauche ignore ce que donne la main droite. *Saint Matthieu.*

C'est dans l'adversité que l'on reconnaît l'ami véritable. *Anonyme.*

L'ambition mal appliquée engendre l'égoïsme, et il est rare qu'elle ne fasse pas commettre des actions basses ou méchantes. *Ch. D.*

Le présent peut appartenir aux hommes, mais l'avenir des peuples dépend de leurs doctrines. *L'abbé Mitraud.*

Une âme bien née n'est jamais ingrate. *Ch. D.*

On met à l'abri des coups du sort le bien que l'on donne à ses amis. *Martial.*

L'adversité qui abat les cœurs faibles, grandit les âmes fortes. *De Ségur.*

L'amour du travail est une vertu, et par conséquent une source de bonheur. *Ch. D.*

L'amour maternel est une passion qui ne connaît point de bornes; mais celle-là honore la nature. *Anonyme.*

Les grandes actions sont les tableaux qui ornent le temple de l'immortalité. *Idem.*

Rien ne rafraîchit le sang comme une bonne action. *Idem.*

Le dogme de l'immortalité de l'âme est l'idée la plus consolante, et en même temps la plus réprimante que l'esprit humain ait pu concevoir. Cette belle philosophie était, chez les Égyptiens, aussi ancienne que leurs pyramides. *Voltaire.*

L'âme est le plus grand miracle du monde. *Le Dante.*

L'âme se dégrade si elle n'est relevée par l'espérance de l'immortalité. *Clément XIV.*

Voulez-vous juger d'un homme, observez quels sont ses amis.
Fénelon.

Quand on est avec un ami on n'est pas seul et l'on n'est pas deux. *Barthélemy.*

Ne te hâte ni de faire des amis nouveaux, ni de quitter ceux que tu as. *Solon.*

Mettons tant de soins dans le choix d'un ami, que nous ne commencions jamais à aimer celui que nous pourrions haïr un jour. *Cicéron.*

Un ami est un frère que nous avons choisi. *Droz.*

L'amitié est le baume de la vie. *Sterne.*

L'amitié est comme les vieux titres, la date la rend précieuse.
Saint Prosper.

La bonté nous rapproche de Dieu, comme la méchanceté nous en éloigne. *Ch. D.*

C'est n'être bon à rien de n'être bon qu'à soi. *Voltaire.*

Le bonheur consiste principalement à s'accommoder de son sort, et à vouloir être ce qu'on est. *Erasme.*

Ne faire jamais de mal, faire le plus de bien possible, telle est la règle de l'honnête homme. *Ch. D.*

Voir le but où l'on tend, c'est jugement; y atteindre, c'est justesse; s'y arrêter, c'est force; le dépasser, c'est témérité.
Duclos.

Il y a plus de blessés parmi les fuyards que parmi les braves.
De Ségur.

La beauté du corps est un voyageur qui passe; celle de l'âme un ami qui reste. *Anonyme.*

Une beauté sans modestie est comme un met sans sel.
Ch. D.

La beauté du corps inspire l'amour, celle de l'âme commande l'estime. *Fontenelle.*

La beauté sans la pudeur, est une fleur détachée de sa tige.
Mme de Genlis.

Le médisant est la plus cruelle des bêtes farouches ; le flatteur la plus dangereuse des bêtes privées. *Diogène.*

La bête ne voit pas ce qui est, le sot voit ce qui n'est pas.
De Bréhan.

Le véritable bien ne se trouve que dans le repos de la conscience.
Sénèque.

Le bienfait ne doit point se faire attendre ; c'est donner deux fois que d'obliger vite. *Alciat.*

Voulez-vous connaître le bonheur ? Soulagez la misère, faites des heureux. *Ch. D.*

Un homme d'une grande bravoure, mais sans probité, n'en est pas moins un être méprisable. *Idem.*

Si vous vous conduisez mal, vos écarts nuiront à chaque instant à votre considération, à vos intérêts, et vous ne serez jamais certain de votre lendemain. *Idem.*

La religion est la chaîne d'or qui suspend la terre au trône de l'Éternel. *Homère.*

Les flammes de la charité sèchent les larmes de la douleur.
Anonyme.

La vraie dévotion est la charité, sans elle tout ce qu'on fait pour le salut est inutile. *Clément XIV.*

Un cœur droit est le premier organe de la vérité.
J.-J. Rousseau.

La colère nuit au repos de la vie, à la santé du corps ; elle offusque le jugement et aveugle la raison. *Diderot.*

Les plus belles conquêtes sont celles qui se font dans le domaine des sciences. *Ch. D.*

La conscience est le meilleur livre de morale que nous ayons ; c'est lui que l'on doit consulter le plus souvent. *Pascal.*

Bien écouter et bien répondre est une des plus grandes perfections qu'on puisse avoir dans la conversation.
La Rochefoucauld.

Il faut quelquefois céder par politesse, quand même on aurait la certitude d'avoir raison. *Ch. D.*

La curiosité et l'indiscrétion sont filles de l'indélicatesse ; elles conduisent à la déconsidération et parfois au malheur.

Ch. D.

La calomnie disparaît à la mort de l'homme obscur; mais debout auprès de l'urne du grand homme, elle s'occupe encore, après des siècles, à remuer sa cendre avec un poignard.

C. Diderot.

Les conseils qui flattent les passions, sont presque toujours les seuls qu'on écoute. *De Ségur.*

Une coquette peut bien être vertueuse, mais elle n'est jamais innocente. *Mme Cottin.*

Profitez toujours d'un bon conseil, de quelque côté qu'il vienne.

Ch. D.

La débauche tue le corps et dégrade l'âme. *Idem.*

Presque toujours les biens que l'on désirent empêchent de jouir de ceux que l'on possède. *Idem.*

Le désordre est le chemin le plus court pour aller à l'hôpital.

Anonyme.

La difficulté de réussir ne fait qu'ajouter à la nécessité d'entreprendre. *Idem.*

Il ne faut pas toujours parler à l'homme de ses droits et mettre constamment un voile sur ses devoirs. *Cousin.*

Une bonne éducation est la source et la racine d'une vie vertueuse. *Plutarque.*

Voulez-vous élever votre âme? Instruisez-vous, rendez-vous utile, faites de belles actions. *Ch. D.*

L'ennui ne peut s'emparer que d'un cœur ou d'un esprit vide.

Anonyme.

L'égoïsme, fils de l'erreur et d'un mauvais penchant, est le plus grand de tous les fléaux, puisqu'il est le père de l'injustice et de presque tous les autres maux qui accablent l'espèce humaine. *Ch. D.*

Un homme égoïste est ordinairement fourbe et ingrat; il n'y a pas loin d'un tel être à un scélérat. *Idem.*

L'égoïsme, bien plus que l'incapacité, cause les révolutions.
Ch. D.

Souvent l'égoïsme paralyse le génie et retarde le progrès.
Idem.

Les hommes ne considèrent l'égoïsme que comme un défaut; mais aux yeux de l'Être suprême c'est un crime. *Idem.*

L'égoisme étant la source de tous les crimes, l'égoïste est le plus hideux de tous les êtres. *Idem.*

Les erreurs tuent les nations. *Idem.*

L'étourderie est une cause de déconsidération; elle conduit souvent au chagrin et parfois au malheur. *Idem.*

Les personnes étourdies sont indignes de notre confiance.
Idem.

Une belle femme plaît aux yeux, une bonne femme plaît au cœur; l'une est un bijou, l'autre est un trésor. *Girardi.*

La fausseté est le poison de l'âme. *Ch. D.*

Les flatteurs sont mille fois plus dangereux que les plus affreux reptiles. *Anonyme.*

Celui même qui a fait peu a rempli sa tâche, s'il a fait ce qu'il a pu. *L'abbé Mitraud.*

Décomposez la fatuité, vous y trouverez un grain d'impertinence, deux de vanité et trois de sottise. *Anonyme.*

Ce qui entretient la guerre, c'est l'ambition, l'injustice et le manque de jugement chez le plus grand nombre. *Ch. D.*

Un très-honnête homme sans bonté ressemble à un homme riche qui ne donne jamais rien. *Idem.*

Voulez-vous vivre en honnête homme? — Suivez l'Évangile.
Idem.

Le laboureur a grand soin d'arracher l'ivraie qui pousse dans son champ : il n'est point d'ivraie pire que celle des paroles inutiles. *Anonyme.*

L'instruction est un point capital; mais savoir la mettre en pratique n'est pas moins essentiel. *Ch. D.*

Il y a trois sortes d'ignorance : ne rien savoir, savoir mal ce qu'on sait, et savoir autre chose que ce qu'on doit savoir.

Anonyme.

Quelque puissant qu'on soit, on est jamais injuste impunément.

Ch. D.

Que ceux qui sont victimes de l'injustice des hommes se consolent, la justice divine ne leur fera pas défaut. *Idem.*

L'ingratitude indique toujours une âme basse, égoïste ou méchante. *Idem.*

Une imagination bien réglée est à l'âme ce qu'un bon régime est au corps. *Anonyme.*

Être instruit produit deux avantages : on décide moins, et on décide mieux. *Anonyme.*

Publiez vos idées si vous croyez qu'elles puissent être utiles : c'est un devoir. *Ch. D.*

Les idées gouvernent le monde. *Bacon.*

L'esprit est la fleur de l'imagination ; le jugement en est le fruit. *Anonyme.*

Ne jugeons jamais définitivement une personne que d'après ses actions. *Ch. D.*

La justice, c'est la liberté réciproque. *Cousin.*

Il est bien plus difficile de conserver la liberté que de l'acquérir.

Anonyme.

Ne confions jamais rien aux personnes légères. *Ch. D.*

On juge du mérite d'un livre en examinant si l'auteur dit tout ce qu'il faut, s'il ne dit que ce qu'il faut, s'il le dit comme il faut.

Aristote.

La morale est une plante dont la racine est dans le ciel, et dont les fleurs et les fruits embellissent la terre. *Anonyme.*

Le courage, la persévérance, le bon sens et la probité sont les qualités les plus propres à préserver du malheur. *Ch. D.*

Celui qui ne met point à profit les revers de la fortune pour perfectionner son esprit et son cœur, ne mérite pas d'être heureux. *Le baron de Stassart.*

Répandre dans les classes ouvrières l'aisance, l'instruction, la morale, c'est extirper le paupérisme, du moins en grande partie.

Proposer un moyen capable d'initier les masses à tous les bienfaits de la civilisation, c'est tarir les sources de l'ignorance, du vice, de la misère. *Louis-Napoléon Bonaparte,*
au fort de Ham, mai 1844.

Le but de tout gouvernement habile doit être de tendre par des efforts à ce qu'on puisse dire bientôt : *Le triomphe du christianisme a détruit l'esclavage ; le triomphe de la révolution française a détruit le servage ; le triomphe des idées démocratiques a détruit le paupérisme !* *Idem.*

Il est naturel dans le malheur de songer à ceux qui souffrent.
Idem.

C'est un bien grand malheur pour les rois et pour les peuples qu'il soit si difficile à la vérité de franchir le seuil des palais.
Ch. D.

Le mortel heureux contracte une dette avec le malheur.
Anonyme.

Le malheur est bon à deux choses : à éprouver les amis et à épurer la vertu. *Idem.*

Il en est de l'homme de bien comme des plantes aromatiques, plus elles sont broyées, plus elles exhalent leur parfum.
Franklin.

Heureux de la terre ! il ne suffit pas de secourir le malheureux quand par hasard il se présente à vous : il faut le rechercher.
Ch. D.

Quand un homme est maître de tout, ou se croit maître de tout, il n'est plus maître de lui-même. *Anonyme.*

Ce n'est pas seulement sur le parchemin, mais d'abord dans l'âme que doivent s'imprimer les titres de noblesse. *Ch. D.*

L'ordre est la liberté collective de la société. *Cousin.*

La mollesse et l'oisiveté corrompent les plus beaux naturels.
Fénelon.

L'art d'observer est le seul moyen d'acquérir des connaissances utiles. *Lacroix.*

La paresse et l'oisiveté sont les avant-coureurs de la misère. *Ch. D.*

En politique qui ne prévoit pas ne voit pas. *De Girardin.*

La mémoire des services rendus est la plus haute vertu et la meilleure politique des princes. *De Royer.*

On doit rarement donner sa parole; mais quand on l'a donnée, elle doit être inviolable. *Anonyme.*

Parler peu, écouter, et réfléchir beaucoup, sont choses fort sages. *Ch. D.*

On se répent bien rarement de n'avoir pas assez parlé; mais on peut se repentir toujours d'avoir trop parlé. *Idem.*

Passer subitement du blanc au noir est le fait des sots, des étourdis ou des gens de mauvaise foi. *Idem.*

La persévérance fait surmonter bien des obstacles. *Anonyme.*

La première et la plus importante qualité d'une femme est la douceur. *J.-J. Rousseau.*

Il faut questionner pour s'instruire. *Ch. D.*

La richesse ne consiste pas dans la possession des trésors, mais dans l'usage qu'on en sait faire. *Napoléon Ier.*

Récompenser les services à rendre aux dépens des services rendus, est d'une triste politique. *Anonyme.*

La reconnaissance est la mémoire du cœur. *Massieu.*

La sincérité est la première qualité de l'homme de bien. *Ch. D.*

La vraie sagesse des nations, c'est l'expérience. *Napoléon Ier.*

Les plumes ornent le paon; la science orne l'homme. *Anonyme.*

La racine des sciences est amère; mais son fruit est doux. *Aristote.*

Les protégés sans mérite empoisonnent la société.

Ch. D.

La pudeur est indispensable à la considération et au bonheur de la femme. *Idem.*

La gloire arrive lorsque le travail a frayé le chemin.

P. Syrus.

Ce que beaucoup d'hommes appellent *prudence* n'est souvent que de l'égoïsme. *Ch. D.*

La patience est amère, mais son fruit est doux.

J.-J. Rousseau.

La présomption ternit les plus belles qualités. *Ch. D.*

La susceptibilité est le défaut le plus répandu chez les sots.

Idem.

Faire des sottises au lieu d'en dire, voilà trop souvent ce qui distingue l'homme d'esprit du sot. *Baron de Stassart.*

On peut être un sot avec de l'esprit; on ne l'est jamais avec du jugement. *Anonyme.*

Il y a des individus qui ont de la probité par spéculation

Ch. D.

Il ne suffit pas de savoir beaucoup de maximes par cœur, il faut encore savoir les mettre en pratique. *Idem.*

Un beau style sans idées est comme un beau corps sans âme.

Ch. D.

Il n'y a que les âmes sublimes capables de rendre le bien pour le mal. *Idem.*

Le temps use l'erreur et polit la vérité. *De Lévis.*

La sobriété en paroles, c'est la tempérance de l'esprit.

Ch. D.

Si l'ennui nous gagne, courons au travail, le remède est infaillible. *Young.*

Dieu a posé le travail pour sentinelle de la vertu.

Confucius.

Il est toujours temps de faire casser les faux jugements au tribunal du bon sens. *L. Belmontet.*

Ce qu'on appelle démence est souvent l'inspiration d'une grande âme qui échappe à l'appréciation des esprits vulgaires. *Idem.*

Le travail fortifie le corps, maintient la santé, prolonge la vie et fait paraître le temps court, parce que le travail est dans l'ordre de la nature. *Franklin.*

Pour l'homme instruit, l'intervalle du travail au travail n'est pas un temps perdu. *Arnault.*

Les vertus d'une femme sont sa dot la plus précieuse.
Anonyme.

La réflexion est la vie de l'esprit. *Idem.*

La modestie a de grands avantages chez les femmes; elle augmente la beauté et sert de voile à la laideur. *Fontenelle.*

La peur, ce fléau des âmes faibles, tendrait à priver les hommes du feu parce qu'il incendie, et de l'eau parce qu'elle inonde.
Napoléon III.

Le cœur d'une mère est le chef-d'œuvre de la nature.
Anonyme.

La religion est à l'âme ce que l'air pur, le travail et les bons aliments sont au corps. *Ch. D.*

Protéger la religion et la famille, c'est assurer la liberté des cultes et la liberté de l'enseignement. *L.-N. Bonaparte.*

Une grande nation doit se taire, ou ne jamais parler en vain.
Idem.

Nota. Parmi les pensées sous lesquelles j'ai mis le mot *anonyme*, il en est qui sont de moi, mais je ne puis plus les reconnaître, attendu que je les ai écrites à une époque où je n'avais pas le moins du monde l'intention de les publier, que je les avais mêlées avec d'autres qui me sont venues de je ne sais d'où et qui se trouvent également sans indication d'auteur. Dans tous les cas celles marquées de mon nom et *Ch. D.* sont de moi; je n'ai pas voulu répéter mon nom à chaque instant.

PREMIÈRE INTRODUCTION.

BOUTADE CONTRE L'USAGE DU CORSET.

(Récit qui s'adresse à tout le monde, mais plus particulièrement au beau sexe, aux *Lions* civils ou autres.)

A M. le Rédacteur en chef du Mousquetaire

Que je n'ai pas l'honneur de connaître personnellement.

Mon cher ami,

(Car puisque tous vos lecteurs sont vos amis, vous devez être l'ami de tous vos lecteurs,)

Je viens vous faire connaître des faits.

J'ai lu dernièrement dans la *Presse* du 1er mars des observations et des démonstrations aussi sages que savantes sur l'usage du corset, — anciennement accessoire du vêtement féminin, aujourd'hui partie intégrante du beau

sexe, — qui n'ont malheureusement pas produit tout l'effet qu'on devait en attendre.

Ce matin, je me proposais d'écrire une douzaine de volumes sur ce sujet, et je commençai ainsi :

« *De la naissance, des dangers de l'usage et de l'abus du corset.* »

Avant d'aller plus loin, permettez-moi, mon très-cher, de vous demander s'il serait possible de changer la dénomination de corset en une autre qui se trouverait bien plus en harmonie avec les fonctions de cet organe, — car le corset est devenu un organe de la femme, — en celle d'*étrangleur*, par exemple !

Je laisse cette question délicate à votre suprême appréciation ; j'attends votre réponse, et je vais continuer ma narration, si vous le permettez.

A peine avais-je inscrit le titre de mon œuvre future sur le papier, qu'un de mes amis, le docteur la Bombe, esprit très-morose, anatomiste distingué et par conséquent observateur profond, qui se trouvait à côté de moi et connaissait mon intention, me regarda d'un air indéfinissable et m'apostropha avec une extrême vivacité que je n'oublierai jamais :

« Ah ! sacrebleu ! dit-il, vous allez prêcher dans le désert ! Socrate, Démosthènes, Platon et Aristote, Cicéron et Horace y auraient perdu leur grec et leur latin ; Mo-

lière, la Bruyère et Boileau, la Fontaine, Voltaire et Beaumarchais, ces terribles athlètes, n'ont jamais osé très-sérieusement tirer l'épée contre ce redoutable ennemi, certains qu'ils étaient de voir échouer toutes leurs bottes secrètes; l'inquisition, avec ses agréables tortures et ses auto-da-fés, Charles IX, avec une Saint-Barthélemy, et Louis XIV, avec ses dragonnades, en eussent été pour leurs frais!

« Non, non, s'écria-t-il avec plus de force encore, on ne corrigera jamais la femme de cette absurdité-là, si on ne la remplace pas par un autre moyen de séduction plus ridicule que celui qu'on voudrait lui faire abandonner, et encore..... si on le trouve..... on n'obtiendra jamais qu'un demi-succès..... avec le temps..... si on l'obtient; car l'instinct de la conservation et la raison échoueront toujours devant la coquetterie de la femme! — sans parler de l'imbécillité des quatre-vingt-dix-neuf centièmes des hommes qui préfèrent une taille mince, roide et dure comme une bûche, à une taille naturelle avec ses mouvements gracieusement ondulés! — Vous ne savez donc pas que presque toutes les femmes sont sur le point de se trouver mal de plaisir, quand on les complimente sur la finesse de leur taille, et que tous les séducteurs d'aujourd'hui doivent une grande partie de leurs succès à ce moyen si vulgaire, ou pour mieux dire, si sot, de

séduction ? D'un autre côté, est-ce que nos jeunes lions ne rivalisent pas avec les femmes pour se pincer les flancs, à tel point que, souvent, on n'ose pas les regarder dans la crainte de les casser !

« Oui, je le répète, poursuivit-il avec amertume, si l'on trouvait un second moyen de séduction et de destruction plus puissant que le corset, la femme n'en garderait pas moins précieusement ce dernier, dût-elle ne vivre que vingt-cinq ans, au maximum !

« La loi punit certaines tentatives de suicide; elle punit de mort celui qui, parfois sans beaucoup de réflexion, met avec intention le feu à une cabane; elle punit aussi de mort le soldat qui frappe, le moins du monde, son supérieur; mais elle se garde bien, cette même loi, de punir la femme qui, à son nez et à sa barbe, se suicide en s'étranglant les flancs, et, souvent, étouffe son enfant dans ses entrailles !

« C'est là, il faut en convenir, une des plus belles prérogatives de notre immense et admirable législation en faveur de la femme ! En vérité, nous devons être bien fiers d'être accouchés de tant de sagesse !...

« J'avais proposé aux hommes du pouvoir, à une certaine époque, d'établir, par une loi, dans chaque commune, un jury (gratuit) composé de cinq ou sept membres, pour infliger une amende aux femmes et aux filles

qui commettraient le délit de la strangulation de leur corps, en rendant les chefs de famille solidaires. Tout en approuvant mon idée, on m'a répondu « qu'on avait bien d'autres chats à fouetter; qu'il fallait avant tout au gouvernement une majorité pour soutenir son existence, et que ce que je proposais était un moyen infaillible pour la lui ôter. »

« J'en ai reparlé depuis, mais prrr ! on m'a ri au nez, et je crois bien qu'on m'a pris pour un fou !

« Voyez, d'après cela, si vous vous prenez à forte partie ! D'où diable venez-vous donc, avec vos idées de démolition du corset? Le corset est le Sébastopol de l'empire de l'absurde ! et celui-là vous ne le démolirez pas, car c'est le plus formidable repaire de Satan, ainsi que je viens déjà de le démontrer ; mais écoutez jusqu'au bout. Si vous avez l'amour des réformes, et si vous voulez absolument batailler, attaquez-vous à quelque puissance secondaire. Cependant, en ami, je vous conseille de ne pas battre en brèche des forteresses aux murailles d'airain avec des boulets de coton : c'est très-ruineux et très-fatigant.

« Si, par hasard, vous aviez le désir de vous faire un nom célèbre et d'arriver à la fortune (sentiment très-respectable), au lieu de vous mettre contre le diable, mettez-le avec vous ! Profitez du moment de l'Exposition

universelle; inventez, si vous pouvez, quelque bonne machine à crémaillère, ou autrement, pour bien étrangler la taille, en or, en argent, en alphénide, ou même en melchior, se serrant et se desserrant sans y toucher, rien que par l'effet moral de la volonté, en aspirant ou en expirant l'air; enfin, quelque tourniquet infernal en forme de bijou; ou quelque chose de bien joli pour comprimer les pieds et même les lèvres au besoin; ou bien encore quelque poudre (de l'arsenic bien préparé, par exemple[1]) à prendre matin et soir, en certaines doses, qui aura la vertu de procurer toutes les couleurs désirées, la pâte surtout qui donne un air si distingué! qui déterminera aussi de la langueur dans la voix, une suprême nonchalance dans les mouvements, ou enfin produira « *de longs regards de flamme !....* »

« Si vous arrivez à un de ces résultats, votre nom volera à l'immortalité par le télégraphe électrique, et vous pourrez compter d'avance sur une fortune rotschildienne et sur la reconnaissance éternelle du beau sexe, qui vous élèvera des autels! »

J'allais répliquer, mais mon ami ne m'en donna pas le temps, il continua toujours avec feu et la même incohérence de langage : « L'homme, poursuivit-il,

1 On en use depuis longtemps dans certaines parties de l'Allemagne, pour se donner un certain air de santé et de beauté.

pour abréger son existence et exterminer son bonheur, avait, comme bienfaits supplémentaires, la guerre, l'ivrognerie, le jeu, le duel, le tabac, l'opium et l'agiotage, fruits sublimes de son génie et de ses instincts naturels. Sa compagne, cette perle, ce diamant de la création, jalouse de ces avantages auxquels elle participe peu, a voulu établir pour elle une compensation. Étant éminemment ingénieuse, elle a imaginé un étouffoir très-séduisant qu'on nomme corset, et, par cette invention inappréciable qui nous conduit au crétinisme, elle a heureusement trouvé un moyen singulièrement supérieur pour ne pas vivre aussi longtemps que l'homme, qui jouit pourtant, le plus qu'il peut, des cinq bienfaits supplémentaires qu'il s'est créés et que je viens de citer. On pourrait penser que dans cette affaire la supériorité de la femme s'arrête là : qu'on se garde de le croire ! Avec son talisman (l'étouffoir), elle attire dans les profondeurs et les sinuosités inextricables du labyrinthe de sa coquetterie une grande multitude d'hommes soi-disant d'élite, et tout le fretin masculin de la fourmilière humaine. Ce palais d'Armide est comme l'assiette de miel où viennent fatalement se précipiter les mouches !... Voilà ce qui prouverait, si la chose était nécessaire, que la femme est l'auteur d'une invention satanique qui bouleversera toujours presque toutes les têtes, et contre laquelle les

tentatives les mieux ourdies viendront échouer malgré les raisonnements les plus sages, les plus énergiques, les démonstrations les plus savantes, comme les plus furieuses déclamations. Ce que la femme veut, le diable le veut aussi... Elle s'est fourré dans sa charmante tête d'abréger son existence d'un quart, d'un tiers ou de moitié ; de se flétrir de bonne heure, et de détruire sa félicité et celle de sa famille en nous donnant, de plus en plus, des enfants difformes, malingres, idiots, scrofuleux, phthisiques, ou à visage repoussant ; sans compter les fausses couches et une foule d'autres accidents et de maladies terribles auxquelles elle s'expose et qui lui arrivent infailliblement, plus ou moins, ce qui m'a toujours été prouvé par les innombrables malades que j'ai vus, et les milliers d'autopsies que j'ai faites depuis plus de quarante ans. Ainsi, la femme a donc merveilleusement atteint son but, et elle y persiste ; rien ne saurait l'arrêter, attendu qu'elle trouve, avec son magique étouffoir, des jouissances ineffables dans les masses de conquêtes qu'elle fait, composées, il est vrai, de nigauds, naturellement sans goût, préférant le faux au vrai, qui provoquent la flétrissure du corps de la femme par leur sotte adulation ! N'agissent-ils pas comme des hommes qui voulant se créer des plaisirs se donneraient des coups de poing sur le nez pour atteindre leur but ?

« Comme Vénus qui sortit du sein de la mer avec tout son attirail de séductions, de même le corset moderne est sorti du cerveau de la femme pourvu de tous ses charmes. Cet enfantement n'a été que l'affaire d'un tour de main : c'est à Paris qu'il a eu lieu, ainsi que les profondes conceptions de l'art de pratiquer la diète, de boire du vinaigre et certaine drogue pour prévenir ou détruire l'embonpoint; de fabriquer l'eau qui rétrécit les bouches trop fendues, et enfin la création des délicieuses opérations épilatoires ! toutes inventions qui donnent une illustration inouïe à la Parisienne sur toutes les autres femmes, excepté cependant la Chinoise, car, il faut tout dire, l'ingénieuse Parisienne a la douleur de n'avoir pas inventé le pied chinois, ce suprême bienfait de la civilisation antique, qui suffirait pour diviniser l'esprit humain.

« Je pourrais vous en dire beaucoup plus long ; mais je crois en avoir dit assez pour vous engager à réfléchir sérieusement avant d'attaquer un fléau chéri par la plus belle et la plus spirituelle moitié du genre humain, ce qui ne veut pas absolument dire la plus sensée. »

J'avais écouté avec une bien grande attention, mêlée de surprise et d'une certaine inquiétude, cette sortie, aussi bizarre qu'inattendue, d'un homme profond et ordinairement si sérieux ; j'allais prendre la parole, lorsque

mon ami, au moment où je m'y attendais le moins, éclata de nouveau avec une violence qui m'effraya, et me déclama ceci d'un ton d'inspiré qui me pénétra jusqu'au fond de l'âme : « Je vous le déclare solennellement, dans peu, des prix et des ovations seront décernés aux femmes et même dans l'armée à ceux qui s'étrangleront le mieux la taille de manière à humilier les guêpes ! Dans cinquante ans, nous ne serons ni républicains ni cosaques, car l'espèce humaine ne sera plus composée que de crrrétins !..... » Puis il sortit brusquement.

Je restai confondu, la bouche béante et les yeux fixés vers la terre.

CHARLES D.

TABLE.

DEDIDACE. V

AVERTISSEMEMT DE L'AUTEUR. VII

DEUXIÈME INTRODUCTION. IX

PREMIÈRE PARTIE.

CHAPITRE I.

Observations introductives sur les conséquences de l'usage et de l'abus du corset. — Exemple de mort prompte par suite de la constriction du corps. 1

CHAPITRE II.

Courtes réflexions sur la situation actuelle de la société. — Rareté des belles et des jolies femmes. — Affaiblissement et enlaidissement de la population. — Conséquences graves de l'indifférence des hommes à l'égard de la femme. — Jeunes femmes négligées ou abandonnées par leur mari. — Deuxième exemple de mort par suite de la compression du corps. 5

CHAPITRE III.

Causes qui ont fait échouer les auteurs qui ont cherché à détruire l'abus du corset. — Double malheur causé par la compression du corps. — Nécessité d'instituer des cours spéciaux d'hygiène pour les femmes et les jeunes filles. 9

CHAPITRE IV.

L'abus du corset a été imaginé par les coquettes outrées. — Portrait de ces coquettes. — Deux manières de conquérir un mari. — Cinq morts causées par la compression d'un seul corps. 12

CHAPITRE V.

Il y a aussi des hommes qui sont victimes de la manie de se comprimer le corps. 16

CHAPITRE VI.

Signes, causes et preuves de la décadence physique de la race humaine en France. 20

CHAPITRE VII.

Nomenclature abrégée des maladies, accidents et difformités qui peuvent être causés par la compression du corps. — Faux calcul des femmes qui se compriment la taille. — Punitions terribles qui leur sont réservées. — Portrait de la femme. — Qualités qui la font aimer jusqu'à la fin de la vie. 23

CHAPITRE VIII.

Ignorance des nourrices. — Enfants mal élevés. — Insouciance de beaucoup de chefs de famille. — Incorrigibilité, chez une jeune femme enceinte, de la manie de se comprimer le corps; atteinte portée à l'enfant. — Compression de la taille d'une jeune fille, dans l'espoir de faire un riche mariage. — Triple cas de mort. 29

CHAPITRE IX.

Ecrivains dangereux. — Réflexions particulières sur l'habitude de se comprimer le corps. — Singulières contradictions dans l'esprit de la société. — Tableau de famille. — Coup d'œil rétrospectif. 32

CHAPITRE X.

Extraits de différents auteurs ayant écrit sur l'usage et l'abus du corset. 38

CHAPITRE XI.

Moyens à employer pour abandonner ou garder le corset sans danger. 56

DEUXIÈME PARTIE.

CHAPITRE I.

Considérations sur l'usage du tabac. — Moyens pour supprimer cet usage. — Description de l'homme. 61

CHAPITRE II.

Considérations sur la passion du jeu, l'abus des liqueurs fortes et sur l'agiotage. 82

CHAPITRE III.

Créations nécessaires. — Travaux de Napoléon III. — Situation de la France et de son chef. — Conclusion. 91

CORRESPONDANCE. 99

NOTES. 115

QUELQUES NOTIONS D'HYGIÈNE. 117

PENSÉES DIVERSES. 123

PREMIÈRE INTRODUCTION. 135

—

ERRATA.

Page 112, ligne 10, au lieu de *le mettre le plus*, lisez *le mettre plus.*
Page 120, ligne 9 de la première note, au lieu de *efforts*, lisez *effets.*

Paris. — Impr. Bailly, Divry et Cᵉ, pl. Sorbonne, 2.

C
M
U